

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

UNE DE PERDUE DEUX, DE TROUVÉES.

(SUITE.)

CHAPITRE XVI.

LA DÉLIVRANCE.

Trim, en apprenant la mort de son maître, s'était d'abord laissé aller au plus violent paroxysme de douleur, puis surmontant cet excès et reprenant peu à peu ses esprits, il était parti, en courant, pour aller une dernière fois embrasser les restes mortels de celui qui lui était plus cher que la vie, avant qu'ils eussent été déposés dans un cercueil.

Comme Trim arrivait au Couvent des Ursulines, le coronaire revenait de l'enquête, suivi de ceux qui l'avaient accompagné. Le maître d'équipage du *Zéphyr* en voyant Trim tout essouffé, nu-tête, car il avait oublié sa casquette, le regard égaré, la bouche ouverte, eut pitié de lui, et lui adressant la parole avec douceur :

— Mon cher Trim, lui dit-il, tu feras mieux de revenir avec nous ; à quoi te servira de voir le cadavre de ton pauvre maître ? c'est un si triste spectacle ! Viens avec nous, viens !

Trim baissa la tête, une grosse larme tomba de son œil et roula sur sa joue ; il ne répondit pas.

— Tu ne dis rien, Trim, continua le maître d'équipage, en le touchant sur

l'épaule; écoute mon avis et n'attends pas que le corps de notre bien aimé capitaine soit arrivé. Sa vue pourrait te causer bien du mal.

Trim se jeta à genoux et éclata en sanglots. Je veux voir mon maître et mourir! murmura-t-il; laissez-moi rester.

Le maître d'équipage, voyant qu'il était inutile de songer à amener Trim, prit avec les autres le chemin de la ville.

Bientôt apparut sur le fleuve la pirogue dans laquelle deux nègres amenaient les restes inanimés du noyé. Quand l'embarcation toucha au rivage, Trim, en voyant le cadavre, lâcha un cri déchirant et se précipita dessus, en l'étreignant dans ses bras comme s'il eut été en vie, et couvrant de baisers toutes les parties du corps qui n'avaient point été dévorées par les carancros. Les deux nègres qui étaient chargés de conduire le cadavre, prirent Trim pour un fou et voulurent l'arrêter; mais celui-ci, sans les écouter, continua à couvrir le corps de baisers et à remplir l'air de cris déchirants. Les deux nègres ne comprenant rien à la chose, et d'ailleurs se souciant fort peu d'engendrer querelle avec Trim, dont l'herculéenne stature leur servit de calmant, s'assirent stoïquement sur le bord de la levée.

Trim se relevant au bout de quelques instants, se croisa les bras sur la poitrine; la tête penchée en avant, les yeux fixes et immobiles, il se mit à contempler les restes défigurés de son maître. Ses yeux ne pleuraient plus, sa bouche ne faisait plus entendre de sanglots, sa poitrine ne se soulevait plus aux battements de son cœur; on aurait dit la personnification de la douleur et du désespoir! Tout à coup la figure de Trim s'anime, ses yeux brillent, ses narines se dilatent: il a cru remarquer que le corps est moins long que celui de son maître! les jambes et les pieds affreusement enflés ne sont pas trop à la gêne dans les pantalons et les bottes! Ceci peut-être ne prouve rien; mais Trim sait que le petit doigt du pied gauche de son maître avait été coupé dans son enfance. Il ôte la botte, arrache le chausson; tous les doigts du pied sont entiers! Trim laisse échapper un cri de joie, mais il craint de laisser apercevoir les soupçons qui entraient dans son esprit, et il dissimula du mieux qu'il put les sentiments qu'il éprouvait. Il quitta alors le cadavre, et reprit d'un pas pressé le chemin de la ville.

Trim était convaincu que le cadavre du noyé n'était pas celui de son maître; mais comment se trouvait-il revêtu de toutes ses hardes? Par qui cet acte avait-il été commis? Dans quel but. Qu'était devenu son maître, qui n'était pas revenu depuis son débarquement? Il y avait là quelque chose de mystérieux et de bien inquiétant. Peut-être que son maître était en ce moment victime de quelqu'horrible complot? Peut-être avait-il été assassiné, ou expirait-il sous le couteau de quelque bandit ou dans d'affreuses tortures? Il y avait de quoi faire tourner la tête à Trim. Mille idées confuses, discordantes, noires, épouvantables se présentaient à l'esprit du pauvre esclave, ce fidèle serviteur de Pierre.

—Oh ! mon tête, mon tête, criait Trim, et il se pressait le front de ses deux mains ; moué venir fou, fou, fou ! et il se mettait à courir afin de se rendre plus vite à bord du *Zéphyr*.

Quand il arriva à bord, il n'avait aucun plan de formé, aucune ligne de conduite de tracée. Il aurait voulu avertir tout le monde, afin que tout le monde l'aidât à chercher son maître ; d'un autre côté il craignait de donner l'alarme, de peur que la nouvelle n'en parvint aux oreilles de ceux qui avaient tendu le piège et qu'ils ne le fissent mourir de suite, s'ils ne l'avaient pas déjà fait ! Il aurait voulu faire ses recherches partout à la fois, et il ne savait par où commencer. C'est ainsi qu'il arriva à bord du *Zéphyr*. L'équipage était dans la plus grande tristesse.

De toutes les personnes à bord, celui en qui Trim avait le plus de confiance était le gros Tom, dont il connaissait la discrétion, l'activité, la prudence et l'attachement pour le capitaine Pierre. Trim et Tom avaient toujours été de bons amis ; et plus d'une fois, l'un avait trouvé dans l'autre un puissant auxiliaire dans les rixes qui suivaient presque toujours leurs courses au milieu des cabarets, quand le *Zéphyr* touchait à quelque port étranger. Trim s'étant enfin décidé à faire part à Tom de tout ce qu'il avait découvert, alla le trouver, et, l'ayant tiré à l'écart, lui raconta ce qui s'était passé dans l'embarcation, quand le noyé avait été amené à terre par les deux nègres.

—Et moi aussi, dit Tom, qui avait de la peine à en croire ses oreilles, et moi aussi je sais que le capitaine avait perdu le petit orteil du pied gauche ! Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? Qu'allons-nous faire ?

—Sé pas ; c'est pour ça que moué voulé savoir ce que dis.

—Je pense qu'il serait à propos d'avertir M. Léonard, c'est lui qui commande à bord, en l'absence du capitaine. Il pourra peut-être nous donner de bons conseils, et d'ailleurs il faut bien obtenir sa permission pour un congé de deux à trois jours.

—Eh bin ! voui, allons é li.

Trim et Tom descendirent dans la cabine où ils trouvèrent M. Léonard seul. Trim lui fit part de sa découverte et de ses soupçons. Il fut convenu qu'on n'en parlerait à personne et qu'on n'avertirait pas la police. M. Léonard donna à Trim et à Tom un congé, pour faire les recherches nécessaires, et de plus une somme de vingt piastres en cas de besoin ; et il promit de faire de son côté les plus vigilantes recherches.

—Qu'allons-nous faire maintenant, dit Tom, quand ils furent remontés sur le pont.

—Sé pas trop ; moué pense que l'y sera pas mauvais que l'un descende le long de la levée, et examine tous les canots, pou voir si pas reconné eti-là qui a venu cri le capitaine à bord.

—Ce n'est pas une mauvaise idée. Je me rappelle bien du canot et je

reconnaîtrai bien ceux qui le conduisaient ; je vais suivre la levée jusqu'au couvent des Ursulines. Et où te rencontrerai-je ?

—N'importe, je va cherché dans tous les p'tites l'auberges, et si n'apprend rien, moué revenir à bord e'te nuit.

Trim et Tom se séparèrent, celui-ci suivant la levée et examinant tous les canots qui se trouvaient attachés le long des quais, et Trim se dirigeant du côté de la rue royale.

Tout en marchant, Trim pensait ; or tout en pensant voici les réflexions qu'il fit : “ Mon maître a été attiré dans un piège ; ce piège a été préparé avant qu'il fut arrivé à la Nouvelle-Orléans, puisqu'on a envoyé un canot au devant de lui à bord ; c'était quelqu'un qui savait l'arrivée du *Zéphyr* aussi. Mais pourquoi lui tendre un piège ? Qui lui a tendu ce piège ? Ce n'est pas par vengeance, je ne lui connais pas d'ennemis ; pas pour prendre son argent sur lui, on ne pouvait savoir s'il en avait ; ça doit donc être qu'elqu'un qui devait avoir un intérêt bien grand à sa disparition, mais quel intérêt ? ” Il en était là de ses réflexions quand il arriva en face du No. 141, la demeure de feu Alphonse Meunier. Trim tressaillit et, continuant tout haut le cours de ses réflexions, s'écria : “ Ne serait-ce pas quelqu'un qui aurait un intérêt opposé à celui de mon maître dans la succession de monsieur Meunier ? ” Cette idée s'empara avec force de son esprit et il entra dans l'ancienne demeure du père Meunier.

Toutes les portes des chambres étaient sous scellé, à l'exception de celles de la cuisine et d'un petit cabinet, au premier, que l'on avait préparé pour le gardien nommé par la Cour des Preuves. Trim était entré par la porte de cour ; la première personne qu'il rencontra fut le mulâtre Pierrot, un des plus fidèles esclaves du père Meunier et auquel, par son testament, il avait donné la liberté et une somme de cinq cents dollars. Pierrot était assis sur un banc de bois à la porte de la cuisine, occupé à nettoyer quelques couteaux et fourchettes. Il avait l'air triste et abattu. En reconnaissant Trim, son ami d'enfance, qu'il n'avait pas encore vu depuis son retour, il se leva, étendit les bras et l'embrassa en versant des larmes. Trim eut bien de la peine à retenir les siennes, mais il fit violence à sa douleur, car il accomplissait une mission de vie ou de mort pour son maître, et avait besoin de toute sa fermeté et de son jugement.

—Ne pleure pas, Pierrot, lui dit-il en se dégageant doucement, il faut montrer plus de courage.

—Ah ! mon l'ami Trim, quand tu l'arrivé donc ? Tu l'as appris que mon maître l'y mort la semaine passée.

—Oui, oui, moué l'a appris, en l'arrivant au port hier matin.

—Et ton maître, le capitaine, y n'été pas vini à la maison ; pi-t-être y l'été trop l'affligé !

—Mon maître, Pierrot, y l'été mort itou, y l'été noyé ; Trim ne put rete-

voir un tressaillement nerveux, une larme coula de ses yeux, mais il l'essuya bien vite, de crainte de voir son ami éclater en sanglots et de lui faire perdre ainsi un temps précieux.

—Dis-moi, Pierrot, continua-t-il, ce qui est arrivé à la mort de Mossié Meunier, de quoi l'a-tu mouru ? qué l'étaient les personnes qui voyaient li le plus à son les derniers moments ?

—Personne, ne vini voir li, répondit Pierrot en baissant la vue sous l'ardeur du regard de Trim ; personne, excepté le docteur Rivard, qui a veillé li avant li mouru ; l'y était son seul ami !

Trim avait remarqué un certain mouvement d'amère ironie sur les lèvres de Pierrot, quand il prononça ces dernières paroles.

—Qué fait dire à toué,—“docteur Rivard l'était son seul ami ?”

Et Trim regarda Pierrot avec une telle expression d'intense anxiété, que celui-ci tressaillit, et faisant un signe à Trim passa avec lui dans le jardin. Pierrot prit un air solennel et dit à Trim d'un ton profondément affecté !

—Conné-ti le docteur Rivard ?

—Pas beaucoup, un peu !

—Eh bien, moué l'a peur du docteur Rivard ; docteur Rivard bien riche, bien fort, bien méchant, moué pensé ! docteur Rivard peut faire pendre toué, moué et tous les pauvres nègres, si voulué.....

—Qué ce qui fait toué dire ça ?

—Ecoute..... et Pierrot regarda tout autour de lui dans le jardin, puis prenant la main de Trim dans la sienne, il lui dit : viens.

Ils allèrent tous les deux au fond du jardin, et Pierrot prit une petite fiole, qu'il avait cachée sous un tas de balayures.

—Regarde c'te p'tite fiole ; c'est poison pareil à celui que fesé Ned le sorcier ; tu conné li, Ned, le nègre Congo : et bien moué trouvé ete p'tite fiole sur la table de mon maître une nuit, après le docteur l'éte parti. Moué connu la fiole pour eti là qué donné Ned. Le lendemain mon maître l'était mort !.....

Trim était profondément absorbé dans ce que venait de lui dire Pierrot, il ne répondit pas un mot.

—Prends garde, Trim, ne va pas dire rien !..... Docteur fera pendre toué et moué !

—Donne-moué la fiole, répondit enfin Trim ; ne l'avé pas peur di tout ! Faut moué allé voir Ned ; où l'y demeuré à c't'heure ?

—Rue Perdido, au bout, près la Cyprière ! et Pierrot lui donna la fiole, que Trim serra dans sa poche, après l'avoir enveloppée dans une feuille de chou.

Trim se rendit à la rue Perdido et de là à la case du nègre Congo. La porte et les contrevents étaient fermés. Trim secoua la porte avec violence et appela ; ce fut en vain car il n'y avait personne. Cruellement désappointé,

il reprit tristement le chemin de la cité, se promettant de retourner le soir à la cabane de Ned. Il passa le reste de la journée en inutiles recherches, et quand la nuit fut venue il retourna à la case du nègre Congo, où il était, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, quand le docteur Rivard, accompagné de Pluchon, alla y chercher un serpent à sonnettes.

Trim après avoir vainement essayé de rejoindre la voiture du docteur Rivard, s'était rendu à la demeure de ce dernier, pour avoir de la vieille Marie de plus amples informations sur certaines choses qu'elle lui avait dites le jour précédent. Il trouva la vieille Marie seule, assise au coin du feu, et faisant cuire des marrons.

—Bonjour, ma tante, lui dit Trim en entrant et prenant un siège vis-à-vis d'elle.

—Bonjour Trim ; tu l'es ben mouillé, seché ton l'habit, mon l'enfant.

—Ne vous l'occupez pas. Et comme ça, lui dit-il sans autre préambule, vous saviez depuis cinq à six jours que moué devçais l'arriver ?

—Oui, mon l'enfant.

—Et comment vous l'aviez appris ça ?

—Voici comment ; la semaine passée, Mossié Plichon y l'est vini ici un soir, y faisé un temps affreux, la pli y tombé comme tout, comme ce soir, mossié Plichon l'y rentré et l'y enfermé avec mon maître dans son l'étude. Mossié Plichon était tout l'essoufflé, mon maître tout bourru. Moué dit à moué-même : “ y a que chose, ça c'est sûr, ” et moué allé sur le bout du pied écouter.

—Qué avez-li entendu ?

—Moué l'entendi bien docteur Rivard dire à mossié Plichon : “ faut vous allé trouver Edouard Phaneuf, le pilote, et que, coûte qui coûte, y est nécesaire que capitaine Pierre n'arrive pas à la ville avant qu'il ait été l'averti.”

—Il a dit ça ?

—Oui.

—Et l'après ?

—Et l'après, moué entendi parler de la mère Coco-Létard, pis de son l'habitation des champs, pis de ses grands garçons, pis du capitaine Pierre !

—Pis après ?

—Pis après, pu rien ; moué sauvé, quand vu le docteur se lever.

Les explications de la vieille Marie confirmèrent Trim dans ses soupçons, et après avoir recommandé à sa tante de ne pas parler de ce qu'elle venait de lui dire, et même de ne pas mentionner qu'il était venu la voir, il reprit le chemin de son navire, espérant y retrouver Tom, auquel il avait hâte de communiquer ses découvertes.

Quand Trim quitta la vieille Marie, le docteur Rivard n'était pas encore de retour. La pluie tombait par torrents et l'orage grondait dans toute sa fureur.

En arrivant à bord du *Zéphyr*, Trim trouva le gros Tom qui faisait sécher ses hardes dans la cambuse ; il avait parcouru la levée dans toute sa longueur et cherché dans toutes les directions, sans avoir pu rien découvrir qui put le mettre sur la voie. Trim lui raconta tout ce qu'il avait appris, sans néanmoins rien lui dire de ce que Pierrot lui avait confié, à l'égard de la petite fiole de poison, que le docteur Rivard avait oubliée dans la chambre du père Meunier. Après avoir longtemps délibéré ensemble sur ce qu'ils feraient le lendemain, ils se quittèrent pour aller se coucher, sans en être venu à aucune conclusion satisfaisante.

Avant le jour Trim était sur le pont, impatient de commencer ses recherches. Il alla éveiller Tom qui, de son côté, ne se fit pas prier, et tous les deux se mirent en route.

—Je crois, dit Tom, que nous devrions commencer par chercher M. Pluchon.

—Oh ! non, pas si bête ; y été trop fin coquin, y découvert tout !

—Si nous cherchions la mère Coco-Létard ?

—C'est ça, moué y pensé ; mais sé pas où li demeure, n'i sé pas non plus où l'y est son l'habitation des champs.

—La vieille Marie ne t'a-t-elle pas dit où c'était ?

—Non, li sé pas elle-même, li ma dit que croyé la mère Coco-Létard été une vendeuse de les légumes.

—Eh bien, allons sur le marché aux légumes.

—C'est ça, moué y pensé.

Ils se rendirent donc au marché aux légumes. Le temps était devenu frais et serein ; l'orage de la nuit avait purifié l'atmosphère et, à l'exception de la boue dans les rues, on n'aurait pas dit que la ville avait été visitée, quelques heures auparavant, par une aussi violente tempête. Les premières lueurs d'un beau jour commençaient à colorer l'horizon, quand ils arrivèrent. Le marché était désert et les stalles vides. Trim et Tom s'assirent sur un banc en attendant l'arrivée des revendeurs et des vendeuses. Bientôt ils arrivèrent, les uns chargés d'énormes paniers, les autres conduisant des mulets par la bride ; ceux-ci apportant de grands pots de café tout chaud, ceux-là traînant de petites charrettes à bras chargées de tous les fruits de la saison. Le marché avait l'air d'une foire, où chacun étalait avec ordre et symétrie ses denrées sur sa stalle.

—Allons prendre une tasse de café, dit Tom, et manger un gâteau ; nous ferons parler la vendeuse.

—Allons.

Ils accostèrent une négresse qui n'avait pas de stalle, et qui débitait modestement ses tasses de café, assise sur un petit banc de bois portatif.

—Beau temps ce matin, dit Tom en s'adressant à la négresse d'un air dégagé.

—Oui, mossié, beau temps.

—Donne-nous deux tasses de café et des gâteaux.

—Oui, mossié.

—C'é toué conné madame Coco-Létard, lui demanda Trim ?

—La mère Coco ?

—Oui, la mère Coco-Létard.

—C'ti là qui a tout piti fille, pour vendre à son la stalle ?

—Je peux pas dire, c'est la mère Coco-Létard, vendeuse de légumes.

—O ben oui, y a pas d'autres. Son la stalle est à l'aute boutte du marché. Tu vas conné par son la peti fille, et un grand pavillon planté devant son la stalle ; tiens, vois ti là bas ?

Quand ils eurent pris leur café, ils se dirigèrent vers la stalle que leur avait désignée la négresse. Clémence était occupée à disposer avec goût les légumes, qu'un esclave lui avait apportées dans une petite charrette à bras.

—Me diriez-vous où nous pourrions voir madame Coco-Létard, dit Tom à Clémence.

—C'est ici sa stalle, monsieur, répondit modestement celle-ci, en jetant un coup d'œil timide sur la figure de Tom.

—Vas-t-elle venir bientôt ?

—Je ne crois pas qu'elle vienne aujourd'hui ; elle s'est blessée hier matin en tombant ; elle a gardé le lit toute la journée, et si elle n'avait pas eu quelque affaire pressée à l'habitation des champs, elle ne se serait pas levée ce matin.

Trim se rapprocha de la jeune fille et fit signe à Tom de continuer.

—C'est malheureux vraiment, j'aurais voulu lui parler pour affaires pressantes.

—Qu'est-ce que c'est, monsieur, dit-elle en regardant Tom d'un air curieux ; ne pourriez-vous pas me le dire ?

Trim, qui vit que Tom paraissait embarrassé, ajouta négligemment : nous voulé acheter deux cents barils d'oranges pour expédier li à St. Louis.

—Revenez à midi et maman sera ici, j'irai la chercher.

—Nous pas pouvé attendre, continua Trim, c'est dommage, car on nous l'avait dit que madame Coco-Létard gardait toujours les meilleures oranges. C'est égal, nous pouvé aller acheter ailleurs.

Clémence qui craignait de manquer une si belle occasion, et qui bien plus craignait que sa mère ne la battit pour l'avoir laissé échapper, offrit d'aller de suite chercher sa mère, s'ils voulaient attendre.

Trim fit un signe à Tom, qui reprit :

—Oh non, ce n'est pas la peine, dites-nous où nous pourrions trouver madame Létard et nous allons y aller de suite.

—Vous ne pourrez pas trouver la place, car elle est allée à son habitation des champs.

—Et où l'est son l'habitation des champs, s'écria Trim un peu vivement. Clémence ne remarqua pas l'expression d'impatience que manifesta Trim et répondit innocemment.

—C'est bien loin, derrière le Couvent des Ursulines, au milieu de la plaine ; une maison à deux étages, entourée d'un jardin. Mais vraiment, c'est trop de trouble et je ne crois pas que vous puissiez la trouver.

—Nous la trouverons bien, répondirent à la fois Tom et Trim ; mais Tom, se reprenant aussitôt, ajouta : nous pourrions bien en effet ne pas la trouver, d'ailleurs peut-être n'aurons nous pas le temps d'y aller, dans ce cas nous reviendrons cet après-midi.

—C'est bien mieux, répondit Clémence, qui quoiqu'elle ne soupçonnât même pas qu'il y eut le moindre danger pour sa mère d'envoyer ces deux hommes à l'habitation des champs, sentit que la mère Coco pourrait bien la gronder et peut-être la battre, pour avoir pris sur elle de les y avoir envoyés.

Trim et Tom, au lieu de prendre la direction de l'habitation des champs, se dirigèrent du côté opposé d'un pas lent. Mais aussitôt qu'ils eurent tourné le coin de la première rue, Tom appela une voiture de remise dans laquelle il monta, Trim se plaçant à côté du cocher. Quand ils furent arrivés près du couvent des Ursulines, Tom, après avoir donné ordre au cocher d'attendre là son retour, partit avec Trim, suivant la direction que leur avait donnée Clémence.

Il pouvait être alors sept heures du matin. Le temps était calme et chaud. Le soleil brillait avec éclat. Le chant du moqueur, cet oiseau des latitudes méridionales dont le gosier si flexible lui permet d'imiter à la perfection le chant de tous les autres oiseaux, se faisait entendre de plus en plus mélodieux, à mesure que Trim et Tom avançaient dans la campagne, et sortaient du dédale de petites rues boueuses et malpropres du faubourg Trémé ; Trim était impatient d'arriver ; Tom était rêveur, il craignait encore une déception et une infructueuse recherche.

—Et si nous ne trouvions rien, dit-il tout à coup, que ferons-nous ?

—Nous cherché toute la maison, la cave, le grenier, les armoires ! répondit Trim.

—Et si nous ne trouvions rien ?

Trim tressaillit au doute de Tom, mais, d'après ce que lui avait dit sa tante Marie, il s'était tellement persuadé que les Coco étaient les personnes qui avaient enlevé son maître, qu'il répondit avec chaleur !

—Pas possible ! moué sûr, moué senti en mon la tête qué chose qui dit mon maîte y été là ; moué gage mon le cou !

Tom hocha la tête et continua à marcher, réfléchissant aux moyens d'aborder la question quand ils arriveraient à la maison, que déjà ils commençaient à apercevoir au milieu de la plaine.

—Moué croyé v'là l'habitation des champs, s'écria Trim.

—Ça m'en a l'air ; comment allons-nous faire pour entrer ?

—Nous cogné à la porte.

—S'ils ne veulent pas ouvrir ?

—Nous cogné pli fort !

—S'ils refusent absolument ?

—Nous enfoncé li !

—Halte là ! et si le capitaine n'y était pas ?

—Moué sûr y l'éété ; et pis, si l'éété pas, moué sûr les Cocos ouvri tout suite son la porte.

—Et s'ils ouvrent la porte, que fèrons-nous ?

—Nous parlé, nous demandé, nous cherché ; dans tout cas toué faisé comme moué, moué faisé comme toué ; moué tapé, toué tapé ; moué courri, toué itou.

—Oh ! quand à ça, compte sur moi, car nous pouvons tous les deux nous attendre à une partie de coups de poings ; mais ça, ça me chausse !

A travers la plaine la vieille Coco avait vu venir ces deux hommes, dont un nègre. A mesure qu'ils approchaient de sa demeure, elle sentait de vagues craintes à l'endroit de son prisonnier, dont elle ignorait la situation en ce moment. Une visite à l'habitation des champs était chose si inusitée ! Ce qui la consolait pourtant, c'était d'abord que le prisonnier ne criait jamais, si ce n'avait été un peu la veille, et que d'ailleurs ses cris pouvaient à peine se faire entendre ; ensuite ils n'étaient que deux contre trois !

Quand les deux visiteurs ne furent plus qu'à une couple d'arpents, elle appela Léon et François, deux puissants auxiliaires au besoin, auxquels elle fit part de ses inquiétudes. Après avoir délibéré quelque temps, ils convinrent d'ouvrir la porte sans difficulté si ces hommes venaient à la maison, malgré l'avis de François, qui était d'opinion de ne point ouvrir et de ne pas répondre. Mais la crainte que ces étrangers ne découvrirent le soupirail du cachot, ou n'attirassent l'attention du prisonnier s'ils frappaient trop fort à la porte, leur fit prendre une résolution différente de l'avis de François. La vieille Coco courut jeter le tapis par dessus la trappe, et Léon descendit ouvrir au premier coup que frappa Trim. Il fit un salut à Tom et ne fit pas attention à Trim ; car un nègre à la Louisiane, on ne s'occupe pas de ça !

—Bonjour monsieur, lui dit-il, en prenant son ton le plus aimable, y a-t-il quelque chose à votre service ?

Trim et Tom furent un peu déconcertés, eux qui s'étaient attendus à de la résistance.

—Nous voudrions voir madame Coco-Létard, on nous a dit que c'était ici qu'elle demeurait.

—Qui vous a dit ça ?

—Quelqu'un.

—Ah bien, on vous a trompés ; elle ne demeure pas ici.

—C'est égal ; qui demeure ici ?

—Mon ami, ça ne vous fait rien ; si vous avez besoin de quelque chose, je suis prêt à vous rendre service. La vieille Coco et François écoutaient au haut de l'escalier.

Trim fit un clin d'œil à Tom, qui continua :

—Je cherche quelqu'un qui s'est sauvé, et que nous croyons caché dans cette maison.

—Caché dans cette maison ! répéta Léon, avec un étonnement si bien joué, que Trim et Tom commencèrent à croire qu'ils s'étaient trompés.

—Peut-être ai-je été mal informé, mais pourtant on nous avait bien assurés qu'on l'avait vu venir dans cette direction ; dans tous les cas nous aimerions à visiter la maison.

François, en voyant la tournure que prenait la conversation, descendit à son tour ; la vieille Coco se tenait prête à toute éventualité.

—Qu'est-ce qu'il veut donc, ce monsieur ? demanda François à Léon.

—Il cherche quelqu'un qu'il croit caché ici.

—Monsieur est donc un homme de police ? c'est bien, monsieur, cherchez, continua François en s'adressant à Tom ; vous êtes bien sûr de ne trouver personne, car nous avons été ici tout le temps, et je ne crois pas qu'il put y entrer un homme, sans que nous l'eussions vu ou entendu.

Tom regarda Trim dont la figure annonçait le désappointement. Tom ne savait que penser. Léon et François remarquèrent l'hésitation de Tom et ils s'enhardirent de toute l'irrésolution des autres.

—Allons, monsieur, reprit Léon d'un ton un peu plus sec, si vous voulez chercher, cherchez ; mais dépêchez-vous, car nous avons des affaires.

Trim était confondu dans ses idées et ne savait que faire ; Tom crut qu'ils avaient fait un faux pas et cherchait les moyens de s'en retirer. Déjà il se préparait à faire des excuses et à sortir, quand Trim, qui était derrière lui appuyé au cadre de la porte, fit un bond en avant et d'un coup de poing porté au milieu du front, culbuta François. Tom sauta sur Léon, quoiqu'il ne comprit rien à ce que faisait Trim, et le renversa sous lui, comme s'il eut été un enfant.

Tom regardait Trim, qui renversait les tables, les armoires ; culbutait les lits, les chaises, les coffres et tout ce qui se trouvait dans l'appartement. Il ne pouvait s'imaginer ce que tout cela voulait dire.

—Qu'as-tu donc Trim ?

—Mon maître ! mon maître ! cria Trim, il été ici ; moué entendu li, moué reconnu son la voix ! mon maître, maître !

Trim avait en effet parfaitement distingué la voix de son maître, quoique Tom n'eut absolument rien entendu.

Voici ce qui venait de se passer dans le cachot. Le serpent n'avait pas mordu Pierre de St. Luc, grâce à l'état de complet anéantissement dans

lequel l'avait plongé sa défaillance. Le soleil, qui en ce moment entrait par le soupirail du cachot, frappait sur le plancher ; l'instinct du serpent qui lui fait chercher la chaleur, lui fit quitter sa position sur la poitrine de Pierre, et il était allé se baigner dans les flots de lumière et de chaleur que le soleil répandait sur le plancher. Pierre de St. Luc, en sentant disparaître ce poids qui lui pesait sur la poitrine, revint à lui peu à peu et reprit ses sens. En apercevant le serpent qui roulait avec complaisance ses anneaux bleus et gris, aux rayons du soleil, il jeta un cri. C'était ce cri que Trim avait entendu.

Trim ne découvrant rien dans l'appartement d'en bas, s'élança dans l'escalier. La mère Coco venait au secours de ses enfants armée d'une hache, dont elle dirigea un coup à la tête de Trim. Vif comme un poisson, Trim para le coup, arracha la hache des mains de la mère Coco, et, saisissant la vicille par les épaules, la lança aux pieds de Tom, en lui criant ;

— Prendé soin de c'ti-là encore !

La hache à la main, Trim frappe, brise, défonce tout ce qui peut cacher son maître, qu'il appelle de toute la force de ses poumons. Pierre de St. Luc reconnaît la puissante voix de son Trim, son fidèle Trim ! Il n'ose croire à son bonheur, et cependant il se met à crier de toute sa voix pour guider Trim. Celui-ci écoute et il entend son maître qui lui crie " de prendre garde à la trappe ! " Cette fois Trim est sûr et certain ; il lâche un incalculable cri de joie, tous ses membres tremblent d'émotion. Il a reconnu que la voix vient de dessous le plancher, et il a bientôt découvert la trappe qu'il ouvre. Son maître lui crie de prendre garde au serpent, mais l'œil de Trim avait déjà découvert le reptile ; il n'hésite pas un seul instant, saisit l'échelle, descend et marche droit au serpent qu'il coupe en deux d'un coup de sa hache. Puis il court à son maître, le saisit dans ses bras, couvre ses mains de baisers. Pierre de St. Luc ne trouve pas un mot à dire, ses paroles semblent s'arrêter sur sa langue. Les membres de ce pauvre Trim frissonnent de bonheur, il pleure et rit en même temps ! Dans un instant il eut coupé les liens et les courrois qui garrottaient son maître. Nous renouons à exprimer les sentiments qui agitaient ces deux hommes en ce moment. Il est de ces sensations de l'âme pour lesquelles le langage de l'homme ne trouve pas d'expressions. Pierre de St. Luc prend la grosse main calleuse de son fidèle serviteur entre les siennes, et la presse avec une profonde reconnaissance. Trim se croit mille fois trop payé pour ce qu'il a fait, et il tombe à genoux devant son maître, qui le relève avec affection.

Au premier pas que fit Pierre il sentit ses genoux chanceler sous lui, ses yeux se voilèrent et il lui sembla que tous les objets tourbillonnaient dans le cachot. Il fut contraint de se coucher un instant pour laisser passer cette faiblesse. Après avoir bu un coup d'eau et s'en être baigné le visage, il se sentit assez de force pour sortir du cachot, où il avait enduré tant de dou-

leur morale et supporté tant d'outrages. Trim qui supportait son maître, fut obligé de le porter pour monter l'échelle. L'air plus pur que Pierre respira, en sortant du cachot, lui donna de nouvelles forces et il s'assit sur une chaise. A mesure qu'il reprenait sa vigueur, il put se rappeler plus clairement les différentes circonstances de son emprisonnement et de sa délivrance ; de nouvelles craintes vinrent l'assaillir, en songeant aux brigands qui l'avaient tenu emprisonné, et quoique Trim lui eut assuré que Tom était à l'étage inférieur, gardant la mère Coco et ses deux fils, Pierre sentit un frisson parcourir ses membres, à l'idée que les Cocos pourraient avoir préparé quelqu'embûche dans lequel pouvaient tomber Tom et Trim.

En ce moment il entendit Tom qui appelait au secours, il fit un mouvement pour se lever, mais les forces lui manquèrent et il retomba sur sa chaise.

— Cours à son secours, Trim, il vont l'assassiner, cria Pierre ; ne t'occupes pas de moi, je serai mieux dans quelques minutes.

Trim regardait son maître avec inquiétude et semblait cloué à sa place. Un nouveau cri faible et étouffé se fit entendre, et cette fois Trim fit un bond, comme une panthère qui s'élançait sur sa proie ; en deux sauts il fut au pied de l'escalier ; ses yeux injectés de sang flambaient, ses lèvres contractées frémissaient, ses narines dilatées respiraient la vengeance, une vengeance terrible, féroce. La nature du nègre si extrême, son tempérament si ardent, ses appétits si animaux, ses passions si brutales, quand elles sont aiguillonnées ou agitées par la torche brûlante de la haine ou de la vengeance, bouleversaient en ce moment l'âme de Trim dont la figure reflétait la convulsive agitation.

Il était temps qu'il arrivât, car François, en reprenant connaissance, était sauté à l'improviste sur Tom, tandis que ce dernier retenait Léon, qui faisait tous ses efforts pour se débarrasser. François, de ses grandes mains osseuses, tenait Tom à la gorge et cherchait à l'étrangler. Tom avait été obligé de détacher une de ses mains de Léon, pour saisir François par les cheveux, qu'il réussit à amener sous lui. Malgré la force supérieure de Tom, il était évident qu'il ne pouvait soutenir longtemps ! Léon le mordait cruellement au bras et lui donnait des coups de pied dans le ventre ; François le serrait de plus en plus à la gorge. La figure de Tom bleuissait ; il sentait sa main perdre peu à peu sa force pour contenir Léon, qui redoublait ses efforts ; c'est alors qu'il lâcha le premier cri. A ce moment la mère Coco se relevait, encore à moitié étourdie ; elle chercha d'abord sa hache, mais, ne la trouvant pas, elle courut à l'armoire prendre une de ces longues fourchettes à deux fourchons dont se servent les cuisiniers, et accourait pour en frapper Tom. Celui-ci, en la voyant lâcha le second cri, qui amenait Trim à son secours.

Il ne fallut qu'un clin d'œil à Trim pour lui faire comprendre la position

relative des combattants. Il se jeta à corps perdu sur la mère Coco, qui le frappa au bras gauche de sa longue fourchette; Trim lui porta un coup de poing dans la figure et l'étendit raide sur le plancher. Sans prendre le temps de lui ôter sa fourchette, il s'élança sur François, lui saisit les deux mains au poignet et les écarte comme il aurait fait de celles d'un enfant. François, en voyant sa proie lui échapper et se sentant au pouvoir du nègre, lâche un cri de fureur et saisit entre ses dents l'oreille de Trim qu'il coupe en deux. Trim rugit, non pas de douleur mais de rage, mais de fureur; ce n'est plus un homme, c'est une bête féroce; il terrasse François sous ses pieds; du talon de ses bottes il le frappe au visage, sur la tête, sur la poitrine, dans le corps. Le sang coule du nez, de la bouche, des yeux de François! affreux spectacle!.....La vue du sang redouble la fureur du nègre; sa bouche écume; ce ne sont plus des cris humains qu'il fait entendre, ce sont des hurlements!... Il saisit François par les jambes et, l'enlevant au-dessus de sa tête, fait tournoyer au bout de ses bras le corps maigre et mutilé du malheureux Coco, dont il se préparait à écraser impitoyablement le crâne sur le mur!

Tom qui n'a plus de difficulté à contenir Léon, demeure un instant spectateur épouvanté de la scène qui menaçait de se terminer si tragiquement pour François, et lâche un cri à Trim pour tâcher de l'arrêter. Trim est sourd à tout sentiment d'humanité! Tom lui crie d'une voix impérieuse:

—Arrête, Trim, ne le tue pas!

Trim n'entend rien; le corps de François tournoie rapidement dans les puissantes mains du nègre, qui de l'œil cherche un endroit pour lui briser la tête.....Tom veut se jeter sur Trim pour prévenir un meurtre, mais il craint de laisser échapper Léon qui tremble de tous ses membres. Déjà le nègre, la bouche écumante, les yeux à moitié sortis de la tête, a choisi et remarqué une pierre saillante sur le mur.....c'en est fait de François.....quand tout à coup un cri strident part de l'étage supérieur! c'était Pierre qui, ne pouvant se rendre à l'escalier et comprenant à l'exclamation de Tom que son nègre, dans un de ses paroxysmes de fureur et de vengeance, allait commettre un meurtre inutile, avait eu recours à ce moyen. Pierre savait que Trim n'aurait pas obéi à un ordre, il ne l'aurait pas entendu, mais qu'il ne pourrait résister à un cri de douleur de la part de son maître. Aussi Trim, en entendant ce cri de détresse s'arrêta instantanément, frappé comme par un choc électrique; il jeta à terre le corps presque inanimé de François, s'élança vers l'escalier et en un instant fut aux pieds de Pierre.

Par un de ces incompréhensibles phénomènes de la constitution humaine, un instant avait suffi pour transformer le nègre en un tout autre homme. Une sueur abondante coulait de son visage, mais ses traits, tout à l'heure bouleversés, n'exprimaient plus maintenant que le plus tendre intérêt pour son maître; ses yeux, tout à l'heure injectés de sang, n'exprimaient plus

maintenant qu'une inquiète sollicitude pour la santé du capitaine Pierre. Une si soudaine et si complète transformation étonna le capitaine, quoi qu'une fois déjà il en avait eu un semblable exemple de la part de son esclave. Cependant comme pour la seconde fois il venait de faire l'expérience de la puissance sans borne qu'il pouvait exercer sur son nègre, au plus violent paroxysme de son vertige et de sa fureur, il crut prudent de lui cacher la raison qui l'avait porté à en agir ainsi, de crainte qu'une autre fois il ne put réussir par le même moyen, aussi lui dit-il :

—Trim, je viens d'avoir une faiblesse, mais je me sens assez fort pour partir, je veux être transporté hors d'ici.

—Vous senté-ti vote tête mieux ? lui demanda Trim d'une voix encore tremblante.

—Bien mieux, bien mieux. Donne-moi le bras pour m'aider à marcher.

—Vous pas capable pour marcher, mon maître ; moué couri cherché voiture ; voiture pas loin, là bas, tout l'auprès Couvent des Ursines.

—Eh bien, va vite ; tu feras attendre la voiture en dehors de la barrière du jardin.

—Oui, mon maître.

Pendant que Trim était allé chercher la voiture de louage, qui était restée près du Couvent des Ursulines, Tom attacha les pieds de Léon et de François avec des cordes qu'il trouva sur une chaise, et leurs mains derrière leurs dos ; il en fit autant à la mère Coco, après quoi il leur passa à chacun une corde par le milieu du corps et les attacha au pied de l'escalier. Quand il les eut bien garrottés tous les trois, il monta alors voir son capitaine. En le voyant pâle et faible, assis sur une mauvaise chaise, enveloppé dans un drap pour tout vêtement, deux grosses larmes vinrent mouiller ses paupières.

—Comment vous trouvez-vous, mon capitaine ? lui dit-il en adoucissant sa rude voix.

—Bien mieux, mon brave ami, bien ; donne-moi ta main que je la serre dans les miennes. Je te dois et à Trim une reconnaissance éternelle. Tu m'as sauvé la vie ; je ne l'oublierai jamais.

—Ce n'est pas moi, mon capitaine, c'est Trim ! je vous conterai ça plus tard, aujourd'hui ça vous fatiguerait.

—Et mon *Zéphyr*, où est-il ? Qu'a-t-on fait à bord ?

—Il est au port, amarré au pied de la rue Conti ; tout est bien à bord, mais ne vous occupez pas de ça maintenant, mon capitaine, vous êtes trop faible.

—Tu as raison, je me sens faible, aide-moi à me jeter sur ce sofa, en attendant que Trim m'amène la voiture.

Tom aida son capitaine à se transporter sur le sofa, après quoi il lui apporta une paire de pantalons et une blouse dont Pierre se revêtit.

Pendant que Pierre reposait sur le sofa que les Cocos avaient transporté

dans cette salle, il réfléchit aux mesures qu'il devait prendre, en sortant de cette maison, Tom avait ouvert la porte de la chambre où la mère Coco tenait renfermée ce qu'elle avait de plus précieux. Il prit un verre sur la table et y vida un peu d'eau de vie, qu'il mêla d'eau, pour le porter au capitaine qui le but avec avidité. L'eau de vie lui fit un grand bien et ranima assez ses forces pour qu'il put se transporter dans le magasin de la mère Coco ; c'est ainsi qu'elle appelait la salle où, au commencement de cette histoire, nous avons introduit aux lecteurs la famille Coco jouant au poker.

Pierre de St. Luc, en voyant ces objets de toutes sortes et de toutes valeurs déposés dans ce magasin, bazar universel, comprit que la famille Coco était une famille de voleurs ou de receleurs : il ne douta pas que plus d'un forfait pesait sur cette famille. Il n'eut pas de doutes non plus, que les Coco n'eussent été à son égard que les instruments de quelque main cachée qui les avait fait agir, et il se promit bien de n'épargner rien pour saisir les fils secrets de cette odieuse trame, dont il avait failli devenir la victime. Quant il eut appris de la bouche de Tom qu'ils n'avait trouvé, en entrant dans la maison, qu'une femme et deux hommes dont Trim en avait presque massacré un dans sa fureur, il laissa échapper un soupir, et éprouva un mouvement de crainte à l'idée qu'il y avait encore un de ces brigands de libre, et qu'il pourrait bien se soustraire à la juste punition qu'il méritait. Il craignit aussi que, s'il découvrait ce qui s'était passé à l'habitation des champs avant qu'on put l'arrêter, il ne donnât l'alarme à ceux qui les avaient dirigés secrètement dans leur attentat sur sa personne ; il résolut de laisser Tom à l'habitation des champs, d'abord pour garder la mère Coco et ses fils, et ensuite pour arrêter toute personne qui y viendrait.

Après avoir tout arrangé avec Tom, auquel il promit d'envoyer du renfort, Pierre de St. Luc se rendit, appuyé sur son nègre, à la voiture, qui l'attendait à la porte du jardin.

— Où va-ti mené li, mon maître ?

— A la maison, chez monsieur Meunier.

— Il été parti pour la campagne et son la maison fermée, dit Trim avec une grande présence d'esprit, ayant senti que, dans l'état de faiblesse de son maître, la nouvelle de la mort de monsieur Meunier eut pu lui être fatale.

— Eh bien, chez madame Regnaud, N° 7 rue St. Charles.

CHAPITRE XVII.

LES FUNÉRAILLES.

L'arrivée du capitaine Pierre et sa fin tragique s'étaient simultanément répandues à la Nouvelle-Orléans. Les journaux qui, sur une colonne, annon-

gaient que le riche héritier de l'immense fortune de M. Meunier était venu pour en prendre possession, annonçaient aussi, sur une autre, qu'une mort prématurée avait enlevé à la société un de ses plus beaux ornements, dans la personne du capitaine Pierre de St. Luc, dont les qualités l'avaient rendu cher à tous ceux qui l'avaient connu.

Le deux novembre, vers midi, les cloches de la cathédrale sonnaient le glas du riche héritier ; le chœur et la nef de l'église tendus de noir et éclairés par plus de quatre mille bougies présentaient un lugubre contraste entre l'éclat du monde et les ténèbres de la mort. Au milieu de la grande allée, sur un catafalque élevé et recouvert d'un somptueux drap noir, sur lequel pleurent des larmes d'argent, repose le cercueil, dans lequel est enfermé le corps du noyé. Le clergé en surplis blancs, ayant le vénérable curé de la paroisse en tête, commence l'office des morts. Ces chants sacrés, qui se mêlent aux ronflements solennels de l'Orgue et s'élèvent dans les airs, inspirent un profond recueillement à l'immense foule qui assistait au service.

Un homme, tout habillé de noir, est prosterné à genoux à quelques pas en arrière du catafalque et paraît plongé dans la plus amère douleur. Des larmes abondantes s'échappent de ses yeux, il jette de profonds soupirs et se frappe la poitrine. Cet homme, c'est le docteur Rivard !

Dans un banc, presque en face du docteur Rivard, il y a un autre homme aussi habillé de noir, qui regarde, avec un religieux sentiment d'admiration, la figure baignée de pleurs de l'inconsolable docteur. Cet homme comprend toute la douleur du docteur Rivard, et il soupire ! Cet homme, c'est le Juge de la Cour des Preuves !

A quelques pas en arrière du docteur Rivard, debout, quatre de front, se trouvaient les matelots du *Zéphyr*, monsieur Léonard et les autres officiers du navire à leur tête. Après les matelots du *Zéphyr*, venaient ceux du *Sauveur*. Monsieur Léonard, qui avait été informé par Trim de la délinquance du capitaine, avait cru qu'il était important de ne pas suspendre la cérémonie des funérailles, et même d'y ajouter tout l'éclat possible par la présence des matelots du *Zéphyr* et du *Sauveur*, afin d'endormir dans une profonde sécurité ceux qui avaient trempé dans l'attentat commis sur le capitaine Pierre.

Quand les cérémonies de l'église furent terminées, le cortège funéraire accompagna au cimetière les restes du défunt. Huit matelots du *Zéphyr*, tête découverte, vêtus de noir, une large chape de crêpe suspendue en bandoulière sur leurs épaules, portaient le cercueil ; le corbillard vide précédant les porteurs. La procession se forma lentement et silencieusement, aux chants des hymnes que chantaient le clergé et les choristes.

Le Juge de la Cour des Preuves prit sa place à côté du docteur Rivard, immédiatement derrière le cercueil. Venaient ensuite les matelots quatre de front, puis la foule fermait la marche.

Au moment où la procession passait le seuil de la porte de l'église, un nègre venait d'arriver. Sa figure était triste et pensive. Quand ce nègre vit le docteur Rivard marchant derrière le cercueil, la figure contrite et s'essuyant les yeux avec son mouchoir, il ne put réprimer un mouvement d'indignation mêlé de mépris. Ce nègre, c'était Trim. Le docteur avait remarqué le mouvement de Trim.

Quand les obsèques furent terminées, le juge de la Cour des Preuves toucha le docteur Rivard sur l'épaule ; celui-ci leva les yeux sur le juge, en témoignant la plus grande surprise, comme s'il ne s'était pas auparavant aperçu de sa présence, tant il avait été absorbé dans sa douleur et son désespoir ! Il s'inclina respectueusement.

—Vous ne m'aviez pas remarqué, docteur, lui dit le juge à voix basse et se penchant à son oreille.

—Pardon, monsieur le juge. Et le docteur se détourna pour s'essuyer les yeux, comme s'il avait eu honte de cette marque de faiblesse.

—Si vous pouviez venir à quatre heures au greffe de la Cour, j'aurais quelque chose à vous dire de la plus haute importance pour vous. Je viens de recevoir une lettre de la paroisse St. Martin, où j'avais envoyé un courrier afin d'obtenir certaines informations dont j'avais besoin, avant de vous faire part de certaines découvertes providentielles que j'ai faites et qui vous regardent.

—Pardon, M. le juge, répondit le docteur d'une voix agitée ; excusez-moi pour aujourd'hui ; je suis incapable, absolument incapable de m'occuper d'affaires.

—Je puis concevoir qu'en effet vous ne vous sentiez pas bien disposé à faire des affaires, après les afflictions dont vous avez été frappé coup sur coup depuis quelques jours.

—Hélas ! M. le juge, la vie est pleine d'amertume, ce sont des épreuves que je crains de n'être pas assez fort pour supporter.

—Si vous ne pouvez venir à quatre heures à la Cour, venez du moins chez moi, ce soir, prendre le thé. Ce que j'ai à vous dire est important, bien important pour vous, puisque j'ai découvert les parents de votre pupille.

—De mon pupille ! et la figure du docteur exprima une surprise si grande et si bien jouée, en même temps que ses yeux exprimaient pour le juge une si profonde reconnaissance, que le juge se sentit plus que payé des peines qu'il s'était données pour faire plaisir au docteur.

—Je suis trop heureux d'avoir fait cette découverte. Vous viendrez ce soir n'est-ce pas ? je compte sur vous ; docteur, à sept heures.

—Huit heures et demie, vous conviendrait-il ? j'ai un malade à voir à huit heures précises.

—Eh bien ! à huit heures et demie, ça fera l'affaire.

Quoique la conversation, entre le juge et le docteur, eut été tenue à voix

basse, un nègre l'avait toute entendue, et il s'était retiré avant d'avoir été remarqué par le docteur, à ce qu'il crut ; mais il s'était trompé !

Le docteur Rivard suivit de l'œil le nègre, qui s'éloignait à grands pas, en se mêlant parmi la foule. Un léger froncement de sourcil contracta les plis de son front ; c'était un signe qu'il était fortement vexé, mais il rendit aussitôt à sa physionomie son expression de profonde tristesse, tellement que le juge ne s'aperçut de rien.

— Adieu, docteur, continua le juge. A huit heures et demie !

— Je n'y manquerai pas.

CHAPITRE XVIII.

LE DEVOIR L'EMPORTE SUR LES OBJECTIONS.

Aussitôt que le juge de la Cour des Preuves eut quitté le docteur Rivard, celui-ci chercha Trim des yeux, décidé à le suivre et à avoir une explication avec lui. Le docteur connaissait parfaitement Trim et sa sagacité ; il craignait qu'il n'eut découvert quelque chose, qui aurait pu peut-être lui causer de l'embarras par la suite. Mais Trim était disparu, et le docteur s'en retourna chez lui fortement inquiété à l'endroit du nègre, quoique d'ailleurs tout semblât lui sourire. Le reste de la journée il ne put chasser de son esprit l'impression que la vue et la présence de Trim lui avaient faite.

— Oh ! oh ! maître Trim, se disait-il à lui-même en marchant seul à grands pas dans son étude, tu veux te mêler des affaires qui ne te regardent pas ; prends garde que je ne te trouve encore sur mon chemin ; tu t'en repentiras ! voudrais-tu épier mes actions, par hasard ? nous verrons.

A huit heures le docteur se rendit au pied de la rue Bienville, où l'attendait Pluchon.

— Eh bien, M. Pluchon, quelle nouvelle ?

— Rien, aujourd'hui, rien.

— Tu n'es pas allé à l'habitation des champs pour savoir des nouvelles du capitaine ? et du serpent à sonnettes ?

— Non, je n'y suis pas allé, j'ai eu bien d'autres choses à faire ; mais je me propose d'y aller demain matin, de bonne heure.

— C'est bon. S'il y a quelque chose d'important, tu viendras me le dire chez moi ; si au contraire tout a été comme il faut, tu me conteras ça ici demain soir.

— Convenü.

—J'ai besoin de savoir une chose, M. Pluchon ; il faut que vous l'appreniez de la mère Coco, voici : c'est de savoir quel est l'enfant qu'elle a conduit à l'hospice des aliénés, sous le nom de Jérôme, il y a à peu près une dizaine d'années ; quel est le nom des parents de l'enfant, s'ils vivent encore, où ils sont, et comment l'enfant lui a été remis et par qui. Je tiens à savoir tout cela, c'est important.

—J'en parlerai à la mère Coco ; est-ce pour l'orphelin dont vous vous êtes fait nommer tuteur ?

—Ça ne vous fait rien, M. Pluchon, faites ce que je vous dis et voilà tout ; ne parlez pas de moi à la mère Coco. Quand vous aurez obtenu d'elle ce que je désire apprendre à l'égard de l'enfant, vous lui direz que, si quelqu'un, n'importe qui, la questionne sur le même sujet, elle ait à répondre " qu'elle ne s'en rappelle pas du tout, si ce n'est que ceux qui lui remirent l'enfant, pour le conduire à l'hospice, lui dirent : que son père était immensément riche."

—Oui, docteur.

—A propos, je vais avoir besoin de vous dès ce soir.

—Comment ça.

—Je m'en vais de ce pas chez monsieur le Juge de la Cour des Preuves, vous savez où il demeure ?

—Parfaitement.

—Je crains qu'il n'y ait quelqu'un qui épie ou fasse épier mes pas ; ce n'est peut-être qu'une fausse crainte, mais enfin je le crains ; je voudrais que vers dix heures vous veniez faire un tour auprès de la maison de monsieur le Juge, et si vous voyez Trim, le nègre de Pierre de St. Luc, je veux que vous l'empoigniez.

—Trim !

—Oui, Trim.

—Mais on ne l'empoigne pas comme ça !

—Prenez deux ou trois hommes avec vous, quatre, six même s'il le faut ; et si, au moment où je sortirai de chez monsieur le Juge, il me suit, sautez-lui dessus, baillonnez-le et conduisez-le chez vous ; je ne voudrais pas qu'il soupçonnât que je me sois mêlé de cette affaire.

—Je ne pourrai pas le conduire chez moi.

—Et pourquoi ?

—Parceque, d'abord, je n'ai pas de place convenable pour le mettre en sûreté ; en second lieu, parceque je n'ai personne pour le garder, et que je ne puis rester à la maison toute la journée. Mais laissez faire, je sais où le mettre.

—Et où le mettrez-vous ?

—A l'habitation des champs.

— Oh ! non ; oh ! non, pas là. Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il vit son maître !

— Son maître, soyez tranquille quand à celui-là, il ne reviendra plus pour raconter son histoire, à moins que ce ne soit une histoire posthume !

Le docteur ne fit pas attention au trait de finesse de Pluchon, qui lui parut de mauvais goût.

— Faites comme voudrez, lui répondit-il brusquement ; ne manquez pas toujours de venir ce soir à dix heures, même un peu avant.

— J'y serai, et bien accompagné !

— Comment saurai-je que vous êtes arrivé ?

— En passant sous la fenêtre, je chanterai :

“ Montre-moi ton petit poisson.”

— C'est très-bien.

Le docteur, en quittant Pluchon, se rendit tout droit chez le juge, où il arriva, comme la pendule sonnait huit heures et demie.

— Vous êtes ponctuel, docteur, lui dit le juge en le voyant entrer.

— Ça toujours été une de mes maximes, ponctualité dans le devoir, répondit le docteur Rivard, en faisant un profond salut au juge.

— Je le sais, mon cher docteur, je le sais ; c'est une maxime que vous pratiquez à la lettre. Entrons dans mon étude ; le temps est un peu frais, malgré la belle et chaude journée que nous avons eue ; j'ai fait préparer un bon feu, et nous nous chaufferons en parlant d'affaires.

Le juge approcha deux fauteuils de la grille, dans laquelle pétillait un feu de bois de cyprès jetant une brillante flamme. Après quelques minutes de silence, pendant lesquelles le docteur examina furtivement l'expression de la physionomie joyeuse du juge, ce dernier prit une lettre de son portefeuille et la présentait au docteur Rivard.

— Lisez ceci, mon cher docteur ; j'aurai ensuite quelques questions à vous faire.

Elle était adressée à

“ L'honble. Tancredè R.....

Juge de la Cour des Preuves

Nouvelle-Orléans.”

Le docteur ouvrit la lettre et lut attentivement ce qui suit ;

St. Martin, 31 octobre 1836.

Mon cher Tancredè,

“ Aussitôt que j'eus reçu ta lettre, je me suis rendue, suivant ton désir, chez le vénérable curé de la paroisse, messire Curato, auquel je la communiquai. Il se rappelle fort bien avoir marié en 1820 le 19 mars, monsieur Alphonse Meunier à une demoiselle Léocadie Mousseau, duquel mariage naquit un enfant, qu'il baptisa, le 21 mai 1823, du nom de *Alphonse Pierre*. Léocadie Mousseau mourut à la Paroisse St. Martin des suites

“ de ses couches. Le petit Alphonse Pierre fut mis en nourrice chez une femme du nom de Charlotte Paquet. Cette femme était une bonne personne, mais son mari paraît avoir été un fameux ivrogne et un mauvais sujet, du nom d'Edouard Phaneuf. Au bout de quelques mois Phaneuf et sa femme partirent pour Bâton-Rouge, emportant l'enfant avec eux, dont on entendit plus parler depuis.

“ C'est tout ce que j'ai pu obtenir de renseignements.

“ Le petit Jules est bien portant, il ne s'ennuie pas du tout. Maman est un peu mieux, quoiqu'encore bien souffrante de son rhumatisme. Nous nous plaisons tous bien ici. Je pense retourner avec les enfants la semaine prochaine. Adieu, mon cher Tanerède.”

Ta femme affectionnée

ELOÏSE R.....

Le docteur Rivard, après avoir parcouru la lettre, prit une prise de tabac, pour cacher l'émotion que cette lecture lui avait causée, quoiqu'il s'attendit bien, d'après ce que lui avait dit Jérémie, à quelque chose de semblable de la part du Juge. Après s'être mouché, il remit tranquillement la lettre au juge sans lui dire un mot.

—Eh bien, docteur, que dites-vous de cela, reprit le juge après avoir un instant examiné l'impression que la lecture de cette lettre pouvait avoir faite sur sa figure.

—Ma foi, je ne comprends pas, monsieur le juge, où vous en voulez venir, répondit le docteur avec la plus parfaite indifférence. Je savais depuis longtemps que monsieur Meunier avait eu un enfant de son mariage avec cette demoiselle Mousseau dont parle cette lettre ; mais la mère mourut en couches et l'enfant est mort depuis longtemps, du moins à ce que j'ai toujours entendu dire à ce pauvre monsieur Meunier.

—Comment, l'enfant mort ! reprit le juge avec vivacité.

—C'est ce que monsieur Meunier a toujours cru, quoiqu'il me semble lui avoir entendu dire qu'il n'avait jamais pu en obtenir de preuve certaine.

—Ah ! continua le juge, comme si un poids eut été ôté de dessus sa poitrine, M. Meunier n'a jamais eu de preuve certaine de la mort de son enfant.

—C'est ce qu'il m'a dit, du moins, quoiqu'il fut bien persuadé que son pauvre petit Alphonse n'existât plus.

—Savez-vous ce qui a porté M. Meunier à croire à la mort de son enfant ?

Le docteur Rivard se passa la main sur le front, et demeura quelque temps plongé dans la plus profonde réflexion, comme s'il eut voulu rappeler à sa mémoire d'anciens souvenirs.

—Pardonnez, je suis obligé de recueillir mes souvenirs, la chose m'était tellement échappée de l'esprit.

—Prenez votre temps, docteur.

Et le juge tisonna le feu, dans lequel il jeta quelques éclats de cyprès. A la lueur de la flamme qui reflétait sur la figure du docteur, on eut pu voir une certaine hésitation qu'il surmonta néanmoins bien vite, et, après s'être servi d'une prise de tabac, il reprit :

— En effet, je me rappelle que le petit Alphonse fut mis en nourrice, comme le mentionne votre lettre, chez une excellente femme, l'épouse d'un nommé Phaneuf, qui était absent depuis un an. Au bout de quelques mois Phaneuf revint, demeura quelque temps avec sa femme à la paroisse St. Martin, d'où il partit avec elle pour Bâton-Rouge, emmenant l'enfant.

— Oui ! c'est bien ce que m'écrivit ma femme.

— Après quelques mois de résidence à Bâton-Rouge, la femme de ce Phaneuf mourut ; le petit Alphonse fut confié aux soins d'une veuve, dont le nom m'échappe en ce moment, qui en eut soin pendant un an ou plus.

— Et où était Phaneuf tout ce temps-là ?

— Il était parti sans que l'on sut où il était allé.

— C'est extraordinaire néanmoins que M. Meunier ne se soit pas alors plus occupé de son enfant !

— M. Meunier n'était pas à la Louisiane quand sa femme mourut. Il fut obligé de partir le lendemain du baptême de l'enfant pour la Jamaïque, d'où il s'embarqua pour aller à Canton pour affaires de commerce. Ce ne fut qu'après une absence de dix-huit mois qu'il revint.

A son retour, il se rendit immédiatement à la paroisse St. Martin, où il apprit en même temps la mort de sa femme et la disparition de son fils ! Le parrain et la marraine de l'enfant ne demeuraient plus à St. Martin. Il se rendit de suite à Bâton-Rouge pour y chercher son fils. La femme de Phaneuf était morte. Phaneuf n'avait pas reparu : La veuve, qui avait pris soin de l'enfant pendant près d'un an, avait quitté l'endroit sans que monsieur Meunier put savoir de quel côté elle s'était dirigée ! Il revint alors à la Nouvelle-Orléans, où il subit une longue maladie, pendant laquelle il me confia ce que je viens de vous raconter.

— Et ne put-il obtenir d'autres renseignements sur son enfant ? demanda le juge vivement intéressé.

— M. Meunier fit faire les plus minutieuses recherches, il n'épargna ni l'or ni l'argent, il envoya des exprès dans toutes les directions. Pendant deux à trois ans toutes ses recherches furent inutiles. Il désespérait de jamais retrouver son fils, quand un jour il reçut une lettre qui lui disait : " que la femme, qui avait, la dernière, eu soin de son enfant à Bâton-Rouge, avait été vue à la Nouvelle-Orléans, avec l'enfant qui était bien chétif." Cette nouvelle réveilla toutes les douleurs de ce pauvre M. Meunier ; il fut obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. Les recherches furent renouvelées par toute la ville et les faubourgs ; la police fut employée, les plus généreuses récompenses furent offertes. Inutile ! rien ! il ne put rien découvrir.

Il n'y avait point à la Nouvelle-Orléans de femme de ce nom-là..... c'est curieux que je ne me rappelle pas du nom !

—Ne serait-ce pas la femme Coco-Létard, reprit le juge en souriant.

Le docteur se leva tout droit, de l'air la plus étonné ; c'est ça, s'écria-il, c'est ça ! c'était son nom, Coco-Létard ! comment l'avez-vous appris, M. le juge ? ou plutôt comment l'avez-vous deviné ? c'est un nom si peu commun !

—Continuez, docteur, je vous dirai cela tout à l'heure.

Le docteur se laissa tomber dans le fauteuil, plutôt qu'il ne s'y assit. Il se passa à plusieurs reprises la main sur le front.

—C'est étrange ! dit-il, comme se parlant à lui-même... puis reprenant son récit, il continua : monsieur Meunier avait fait donner dans tous les journaux le signalement de son fils, tel qu'on le lui avait dépeint. Quelques mois après on vint apprendre à monsieur Meunier qu'un enfant, de quatre à cinq ans, s'était noyé en jouant sur le bord de la levée. La description de l'enfant correspondait parfaitement au signalement qui en avait été donné dans les journaux. On lui rapporta aussi qu'une femme du nom de comment l'appellez-vous ? ah ! Coco-Létard ! pleurait son enfant qui s'était noyé.

—C'est étonnant ! interrompit le juge dont l'intérêt était excité au plus haut degré, c'est étonnant !... continuez, mon cher docteur.

—Je me trouvais en ce moment avec monsieur Meunier, nous montâmes tous deux en voiture. Quand nous arrivâmes sur la levée, la vieille femme n'y était plus, et le corps de l'enfant n'avait pas encore été retrouvé. Monsieur Meunier donna instructions à plusieurs des personnes présentes de venir immédiatement l'informer, aussitôt que l'enfant où sa mère aurait été trouvé. Après être restés plus d'une heure sur les lieux, nous retournâmes chez lui. Ce pauvre monsieur Meunier, je n'oublierai jamais l'état dans lequel il rentra à la maison ; il avait le cœur navré ; il ne pleura pas, son œil était sec, il avait les yeux fixes ! Dieu ! quelle expression dans ses yeux ! j'imagine encore le voir là devant moi, quand il s'assit dans son fauteuil. Sa figure était d'une pâleur livide, une sueur froide suintait de son front. Il demeura près d'une demi-heure dans la même position, sans remuer un muscle ; toujours le même regard fixe ! Je m'étais assis près de lui, attendant dans la plus grande inquiétude le résultat de cette crise. Au bout d'une demi-heure environ, il se leva, s'essuya le visage de son mouchoir, fit trois à quatre tours dans la salle, puis s'arrêtant en face de moi, il me dit ces mots, que je n'oublierai jamais : *“ Dieu me punit dans mon enfant des fautes que j'ai commises dans ma jeunesse, et des infortunes que j'ai laissées au Canada !”*

M. Meunier fit dire des messes pour son enfant, ainsi qu'il en avait fait dire pour sa femme. Depuis ce temps il n'entendit plus parler ni de la femme..... j'oublie toujours son nom.....

—Coco-Létard.

—Coco-Létard ; ni de son enfant, son pauvre petit Alphonse, qu'il n'eut jamais le bonheur de presser sur son cœur de père !

Ici le docteur Rivard laissa échapper un profond soupir et s'essuya les yeux, après quoi il continua :

—Ainsi vous voyez, M. le juge, que l'enfant de M. Alphonse Meunier n'est bien que trop malheureusement mort.

—Je ne vois pas ça du tout ! répondit le juge, qui se frotta les mains de plaisir, en voyant que le récit du docteur, si naïvement narré, ne faisait que confirmer l'identité du petit Jérôme avec le petit Alphonse ; je ne vois pas ça du tout !

—Comment ?

—Supposez que le petit Alphonse ne se soit pas noyé, car puisqu'on n'a pas retrouvé son corps dans l'eau, on peut bien supposer cela.

—Que voulez-vous dire ? M. le juge, s'écria le docteur.

—Supposez encore que la Coco-Létard, fatiguée des soins qu'elle donnait, ou du trouble que lui causait ce petit orphelin chétif, dont elle ne connaissait pas le père, ce qui est clair, l'ait conduit à quelque hospice d'aliénés.

—Pas possible, M. le juge, pas possible ! Il n'y avait alors à la Nouvelle-Orléans qu'un seul hospice des aliénés, et j'en étais le médecin. Il n'aurait pu y être introduit sans que je l'eusse remarqué !

—Si vous ne l'eussiez pas remarqué ?

—Comment aurais-je pu ne pas le remarquer ?

—N'y en a-t-il pas un grand nombre du même âge, et avertit-on toujours le médecin de chaque nouvel arrivant ?

—Oui, c'est vrai ; c'est bien vrai ! et le docteur sembla chercher dans ses souvenirs en affectant la plus grande surprise ; cependant . . . mais non, continua-t-il, ce n'est pas possible.

—Mais enfin, docteur, si c'était véritablement le cas, si le petit Alphonse Meunier avait été mené à ce même hospice, dont vous êtes le médecin, et s'il y avait été mené par l'identique Coco-Létard qui en avait eu soin à Bâton-Rouge, que diriez-vous ?

—Par pitié, monsieur le juge, s'écria le docteur, ne vous moquez pas de ma douleur, c'est bien assez pour moi, après avoir perdu dans monsieur Meunier le meilleur des amis, un frère, de perdre encore aujourd'hui le jeune Pierre de St. Luc, que j'aimais comme mon fils, sans que vous veniez encore m'accabler du reproche d'avoir eu sous mes yeux, pendant dix ans, le fils de monsieur Meunier et de ne pas l'avoir serré contre mon cœur et l'avoir traité comme mon enfant !

Le juge se sentit tout ému à l'accent de la voix tremblante d'émotion du docteur Rivard et de sa figure si profondément empreinte de douleur, il se

reprocha presque d'avoir tenu le docteur en suspens, et continua d'une voix grave et d'un ton solennel :

— Docteur, ce n'est pas pour ajouter à votre affliction que je vous ai prié de venir me voir ici ce soir. J'avais un acte d'ami à faire, maintenant c'est un devoir que j'ai à remplir, au nom de la société dont je suis le mandataire en ce moment. Ainsi vous pouvez m'en croire quand je vous dis, en ma qualité de Juge de la Cour des Preuves : “ Que le petit Jérôme est le petit Alphonse Meunier ! Que celui vers lequel, sans le connaître, vous appelait votre cœur pour lui servir de père, était le fils de votre meilleur ami ! Que Dieu au moment où il appelait à lui le père rendait le fils au monde, donnant ainsi un père selon la providence à celui dont le père selon la nature ne l'avait jamais connu ! ”

Le docteur, en entendant les premières paroles du juge, s'était levé debout, sa figure était pâle, la bouche à demi-ouverte il semblait boire les paroles du juge. Quand le juge eut fini, le docteur tomba à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel ! Il fallait toute l'audacieuse effronterie du docteur Rivard, pour jouer cette hypocrite comédie en présence du juge ; mais le docteur avait eu le temps de mesurer l'étendue de sa crédulité ! Il ne resta qu'un instant à genoux, mais cette action avait été si spontanée si naturelle, que le juge, bien loin d'y trouver rien d'affecté, n'y vit que l'élan sublime d'un noble cœur, qui remercie le ciel de l'avoir choisi pour servir de père au fils de son meilleur ami ; et il ne put retenir une larme qui s'échappa de sa paupière.

— Excusez-moi de m'être laissé aller à cet excès de faiblesse, dit le docteur Rivard en se relevant, je n'ai pu m'empêcher de remercier le tout-puissant d'avoir si miraculeusement, je puis le dire, préservé les jours du seul rejeton de la famille Meunier.

— Ce n'est point un acte de faiblesse, docteur ; je ne vois dans votre action que l'élan spontané d'un cœur plein de religion et de reconnaissance. Le hasard, que dis-je, la providence vous a choisi pour être le tuteur d'un orphelin que vous croyiez pauvre, pour être le père d'un enfant que vous croyiez délaissé et jeté, sans soutien et sans guide, au milieu des écueils de ce monde ; et cette même providence vous confie l'administration de la plus brillante fortune et l'éducation de son héritier.

A mesure que le juge parlait, la figure du docteur, qui était tourné vers la lampe, s'assombrissait. Le juge s'en aperçut et lui dit :

— Qu'avez-vous donc, docteur ?

— Vous m'effrayiez, M. le juge, répondit celui-ci, je n'avais pas fait réflexion à l'immense responsabilité, que cette découverte va faire peser sur moi. Il m'est impossible de l'accepter. Il faudra de toute nécessité qu'il y ait un autre tuteur de nommé à l'héritier de M. Meunier !

— Impossible, répondit le juge.

—Impossible ! Et comment ça ?

—D'abord parceque la loi veut que celui qui, en retirant un aliéné de l'hospice, s'est fait nommer son tuteur, le demeure jusqu'à la majorité du pupille, si alors le pupille est jugé en état, sur avis de famille, d'administrer ses biens ; autrement le tuteur conserve ses fonctions jusqu'à sa mort en second lieu, parceque quand même vous ne seriez pas déjà irrévocablement le tuteur du jeune Meunier, je vous obligerais de le devenir, car vous êtes la seule personne digne et capable d'avoir soin de l'enfant et d'administrer consciencieusement sa succession.

—Mais, M. le juge, mon âge, mes occupations, mon incapacité dans les affaires !

—Votre âge ? raison de plus ; vos occupations ? vous les abandonnerez, s'il le faut, pour ne vous occuper que de l'administration des biens de votre pupille ; votre incapacité dans les affaires ? vos talents, vos connaissances, votre intégrité, votre ponctualité et votre scrupuleuse attention vous en tiendront lieu !

—Oh ! si j'avais su, je n'aurais jamais accepté la tutelle !

—Si vous n'eussiez pas accepté la tutelle de l'orphelin Jérôme, on n'aurait peut-être jamais découvert le fils et l'héritier de M. Meunier. Il y a dans tout ceci le doigt de Dieu ; et si la providence s'est servi de vous, pour faire découvrir le jeune Meunier dans l'orphelin de l'hospice, elle voulait que vous lui servissiez de père. Ce qui, il y a quelques jours, n'était qu'une faveur de votre part est maintenant une obligation. Si vous ne vous sentiez plus au cœur d'attachement pour l'enfant, la religion et le devoir vous forceraient de rester son tuteur, alors même que la loi ne vous y obligerait pas !

—Ah ! monsieur le juge, n'allez pas croire que l'effrayante responsabilité que ma position m'impose, m'ait fait perdre de la tendresse que je porte au fils de mon ami !

—Je le sais bien.

—Non, oh ! non, loin de là, répondit le docteur d'un air résigné, et comme une marque de l'attachement sans bornes que je ressens pour lui, je me sou mets à la volonté de Dieu et je consens à administrer les biens du jeune Meunier, sinon avec talents, du moins avec intégrité et exactitude.

—Je savais bien que le devoir l'emporterait sur toutes les objections !...

En ce moment on entendit dans la rue, une voix qui chantait à tue-tête :

“ Montre-moi ton petit poisson.”

Le docteur mit involontairement la main dans ses poches, pour voir s'il avait bien ses pistolets.

—Voici, continua le juge en remettant un papier au docteur Rivard, voici un avis que j'ai préparé pour que vous le fassiez imprimer sur les journaux du matin. C'est un avis pour informer le public que “ vû la mort du légataire universel de feu Sieur Alphonse Meunier, et la survenance d'un héri-

rier légitime du dit A. Meunier, le Juge de la Cour des Preuves procédera sans délai, sauf opposition, à l'annulation du testament et à la reconnaissance de l'héritier."

Si vous pouvez faire publier cet avis dans le Bulletin demain matin, nous procéderons à la reconnaissance demain à midi s'il est trop tard, comme je crains que le bureau du Bulletin ne soit actuellement fermé, nous attendrons à lundi.

La même voix répéta encore plus fort que la première fois :

"Montre-moi ton petit poisson."

Le docteur prit le papier qu'il mit dans son portefeuille, boutonna son paletot jusque sous son menton, s'assura que ses pistolets étaient dans ses poches, souleva le bonsoir au juge, enfonça sur ses yeux son chapeau à larges bords et sortit, en jetant un coup d'œil rapide de chaque côté de la rue.

G. B.

(A continuer.)

DESTINÉE PROVIDENTIELLE DE ROME.

(SUITE.)

ROME SOUTERRAINE.

Rome a un site plein de grandeur et de charme ; son histoire fait connaître quelle était sa destinée merveilleuse ; voilà ce qui a été établi. Visitions maintenant la ville elle-même ; voyons si dans la forme sous laquelle elle apparaît, dans les monuments qu'elle présente, dans ce qui la constitue comme ville, un caractère sacré se manifeste encore.

Il y a trois Romes dans la ville éternelle, l'une sous terre, l'autre au grand jour, mais à moitié ruinée, la troisième toute entière debout et pleine de vie. Toutes trois ont une voix remplie de force, qui se fait entendre et qui répond par de magnifiques enseignements aux interrogations du visiteur. *Lapis de pariete clamabit et lignum quod intra juncturas aedificationum est respondebit.*—Habacuc. 2. 11.

Descendons d'abord dans la ville souterraine.—D'autres cités ont des catacombes ; mais elles n'en ont point d'aussi vastes, d'aussi extraordinaires dans leur construction, d'aussi merveilleuses dans leur origine et leur destinée.—Les catacombes de Rome seules ont une histoire ; elles ont une vie permanente à cause de la mort qu'elles recèlent ; elles excitent un si prodigieux intérêt que les autres s'éclipsent devant elles à un tel point qu'on les oublie et qu'on peut dire que Rome seule a des catacombes.

“ Ceux qui n'en auraient encore aucune idée peuvent se représenter vaguement des labyrinthes souterrains, presque indescriptibles dans lesquels cent chemins droits, obliques, brisés, sinueux, serpentent, se coupent

" ou s'entrelacent à l'infini, les uns impénétrables aujourd'hui parce qu'à
 " l'extrémité qui aboutit au sentier que vous parcourez, ils sont fermés par
 " des murs ou des monceaux de terre, les autres vous ouvrant à droite et à
 " gauche des profondeurs inconnues, où les pas des visiteurs n'osent pas se
 " hasarder, tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles,
 " de recoins étranges, d'histoires tragiques de sorte que ces lieux avec les
 " mille plis et replis de leurs sentiers et de leurs mystères conviennent très
 " bien pour être des palais de la mort, qui est si pleine elle aussi de surprises,
 " de secrets terribles et qui suit souvent pour frapper ses coups, des voûtes
 " aussi tortueuses. De chaque côté de ces corridors on a pratiqué dans le
 " mur pour y déposer les cadâvres, des espèces de niches oblongnes, placées
 " horizontalement; elles sont superposées les unes aux autres, de manière à
 " former deux ou trois rang de sépulcres, parfois six ou sept, et même jus-
 " qu'à douze dans les endroits où l'on travaille dans le tuf. On dirait des
 " rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres." ¹

Tout d'abord se présente une question. Qui a creusé ces souterrains et
 pourquoi? Récemment encore on supposait que des catacombes avaient été
 primitivement des carrières creusées par les Romains pour en extraire les
 matériaux propres aux constructions de la ville, et l'on croyait que les pre-
 miers chrétiens s'étaient emparés de celles de ces carrières qu'ils trouvaient
 abandonnées et qu'ils s'étaient bornés à les façonner de manière qu'elles
 puissent servir de cimetières et se prêter aux réunions religieuses. Ajour-
 d'hui on peut regarder comme démontré que les catacombes ont été creusées
 originairement, non par les payens, mais par les chrétiens seuls. Voici ce
 qui produirait cette persuasion.

Le sol de la campagne est formé en grande partie, par une matière volca-
 nique, qui s'y produit à trois états différents, la pouzzolane dont on se sert
 pour le ciment, le tuf lithoïde qui a la dureté de la pierre, et qui a été em-
 ployé pour la construction des édifices de la ville, et le tuf granulaire qui
 est un état mitoyen entre les deux autres, n'étant pas friable comme la
 pouzzolane ni dur comme la pierre.

Eh bien, on ne connaît aucun cimetière chrétien établi dans les deux
 premiers espèces de carrières. Il y avait d'ailleurs impossibilité de se servir
 de celle de pouzzolane pour en faire des catacombes telles qu'elles ont été
 construites. On en donne diverses raisons. Celles que je vais exposer peu-
 vent suffire.

On sait que les tombeaux des catacombes sont creusés horizontalement et
 posés les uns au dessus des autres. Ils ne sont séparés que par une couche
 de terrain très mince, qu'on peut comparer à la planche d'un cercueil. Que
 serait-il arrivé, lorsqu'après avoir creusé un de ces sépulchres dans la pouz-

¹ Mgr. Gerbet. *Esquisse de Rome chrétienne.*

zolane, on aurait entrepris d'en fabriquer un autre immédiatement au-dessus ou au-dessous ? La pouzzolane a si peu de consistance que les coups de bêche ou de pioche nécessaires pour la seconde excavation, eussent brisé la frêle couche de terrain qui devait la séparer de la première.

La disposition des sépulchres, telle que nous la voyons dans les catacombes, eut été matériellement impossible. Les catacombes sont généralement construites dans le tuf granulaire ; ce fait prouve qu'elles sont l'ouvrage des chrétiens ; les payens n'avaient pas besoin de ce tuf trop dur pour le ciment, pas assez dur pour fournir des matériaux de construction.

D'ailleurs la forme des catacombes ne permet pas non plus de croire qu'elles aient été des carrières destinées à l'extraction de blocs de tuf. Ce genre de carrières est nécessairement construit de manière à faciliter cette extraction qui est son unique but. Or beaucoup de catacombes sont à plus d'un étage ; quelques uns en ont quatre ou cinq. Qui ne voit que cette ordonnance est diamétralement opposée à celle qu'aurait exigée l'exploitation d'une carrière ? Et puis les galeries des catacombes sont trop étroites pour servir de passage aux véhicules nécessaires au transport des blocs de tuf et aussi pour la possibilité du travail d'ouvriers occupés à extraire de larges quartiers d'une matière rocheuse.

On sent en outre que les chrétiens devaient choisir des lieux inconnus aux payens. Or si ceux-ci eussent creusé les catacombes, nécessairement ils auraient supposé que les chrétiens s'y seraient renfermés. Les Romains, comme on sait, brûlaient les corps et conservaient leurs cendres. Ils ne creusaient pas par conséquent de tombeaux ; ils jetaient, il est vrai, le corps des esclaves dans des fosses communes appelées puticoles, mais on le sent, ni l'une ni l'autre de ces sépultures ne s'adaptent aux catacombes. Il n'y a donc pas à croire que des cadavres payens se trouvent dans celle-ci. ¹

Les catacombes sont d'une étendue prodigieuse ; on a les noms d'environ soixante cimetières des premiers siècles dans la campagne de Rome ; mais on ne connaît guère que le tiers de ces souterrains. D'après les calculs approximatifs qui ont été faits on ne doit pas réduire l'étendue de Rome

¹ Cette démonstration, en partie extraite de l'ouvrage déjà cité de Mgr. Gerbet, est le fruit des observations du savant P. Marchi. J'ai eu la faveur d'entendre parler sur les catacombes mêmes cet illustre religieux. J'avais été introduit auprès de lui par un de ses élèves au père duquel j'avais été recommandé. Ce jeune homme m'intéressait beaucoup par l'expression de son intelligence, les connaissances qu'il possédait déjà, et son amour pour les antiquités chrétiennes. Doué d'une extrême bienveillance, il m'accompagnait de temps à autre dans mes visites aux places ou aux monuments célèbres de la capitale du monde, et je recevais de lui les plus utiles renseignements. J'avais contracté avec lui une amitié qui me le fit quitter avec affliction. Quelque haute idée qu'il m'eût donnée de ses talents, je ne pensais pas alors qu'il dût attacher un honneur immortel à son nom par ses découvertes dans les catacombes, consignées dans des écrits où brillent à un haut degré le génie et l'érudition ; je veux parler du premier archéologue de notre époque, du chevalier de Rossi.

souterraine au-dessous de deux cent quarante lieues de galeries renfermant six millions de tombeaux.

Je ferai observer maintenant que quoiqu'il soit certain que les tombeaux des catacombes ne contiennent que les corps de chrétiens, il ne s'en suit pas, comme cela est évident que tous ces tombeaux appartiennent à des martyrs. On reconnaît les restes de ceux-ci à certaines inscriptions, à des signes particuliers gravés sur la tombe, où à des vases contenant du sang, placés à la tête du sépulcre. C'étaient là les indices que les chrétiens mettaient sur les tombes de leurs frères morts pour la foi afin de les reconnaître plus tard.

J'ai moi-même exploité si j'ose employer cette expression, cette mine de restes vénérés. C'est avec une profonde émotion que je descendis dans ces lieux si célèbres; je trouvai les corridors très étroits: deux personnes peuvent à peine y passer de front, quelque fois c'est assez peu élevé pour qu'on soit obligé de se courber. Je rencontrai bientôt des hommes travaillant à l'excavation, les pierres, les briques tombaient facilement sous leurs mains. On venait, quand j'arrivai, d'ouvrir une tombe où se trouvait un de ces vases placés aux tombeaux des martyrs: les restes du sang étaient visiblement empreintes, mais on n'avait pas trouvé d'ossements auprès. J'ai recueilli moi-même dans les catatombes une de ces petites lampes d'argile qui avait autrefois éclairé les chrétiens dans ces sombres retraites. Que de sentiments, de pensées, de souvenirs se pressaient alors dans mon âme, surtout lorsque je fus parvenu à une espèce de salle, servant de rassemblement aux chrétiens persécutés! Dominé par les impressions religieuses, le chanoine qui nous guidait entonna alors l'hymne que l'Eglise chante en l'honneur des martyrs. *Sanctorum meritis inclyta gaudia*. Oh! qu'ils étaient expressifs ces accents de triomphe que ces sombres voûtes répétaient à la gloire de ceux, qui là même plus de quinze siècles auparavant, élevaient vers le Seigneur une voix suppliante pour demander le courage dans les supplices! Que de choses dites à l'âme qu'éclaire la foi dans ces obscurs souterrains! Une vive lumière fait voir alors dans le beau jour certaines vérités du christianisme, et du fond des entrailles de la terre l'œil comme doué d'une pénétration surnaturelle semble lire au haut du Ciel, les secrets des mystères divins.

La plus célèbre de toutes les catacombes est celle dont l'entrée se trouve sur cette fameuse voie Appienne où étaient les tombeaux des Collatins, des Servilius, des Métellus, des Marcellus, des Scipions et de tant d'autres. C'est dans ces lieux aussi que le Christianisme avait établi, qu'on me permette ce mot, le quartier général de ses tombeaux; on fait monter jusqu'à cent soixante et quatorze mille le nombre des martyrs dont les corps y ont été successivement déposés. C'est à l'entrée des catacombes de St. Sébastien une enceinte demi-circulaire qu'on peut regarder comme ayant été la cathédrale des papes dans le temps de la persécution. C'était là que résidait

le chef de l'Eglise, là qu'on venait le consulter de toute part, là aussi qu'il mourrait en scellant sa foi de son sang. Là on voit encore l'autel où pendant les premiers siècles se célébraient les saints mystères, et l'on s'assied avec un sentiment de vénération sur un banc de pierre adossé aux tombeaux près desquels s'assemblaient jadis les prêtres qui formaient le concile ou le conclave de la primitive Eglise. J'ai vu à l'autre extrémité de Rome le plus magnifique temple que les mains de l'homme aient élevé à la divinité ; mais je ne sais si dans ce monument triomphal de la religion, l'Eglise m'est apparue avec plus de grandeur et de gloire que dans cette profonde caverne où elle avait pour toute décoration le sang des martyrs.

Et vous le sentez, lorsque dans ces souterrains on a fait ce rapprochement de l'Eglise passant des catacombes pour aller régner sur le capitole et de là sur la plus belle partie du monde, lorsqu'on a admiré là, suivant l'expression de M^{de} Staël cette puissance de l'âme et de la volonté contre les douleurs et la mort, car, ajoute-t-elle, un sacrifice est toujours plus beau que tous les élans de l'âme et de la pensée, lorsqu'on a entendu tout ce que nous disent et ce silence et ces tombeaux et les souvenirs de tant d'héroïsme, vous sentez qu'on doit y éprouver une indéfinissable émotion dans un profond recueillement. " Toute pensée y devient forcément où un grand souvenir ou une grande espérance." ¹

Les catacombes de Rome ! Quel héroïsme rappellent ces lieux ! Là donc des milliers d'hommes ont vécu sous terre, loin des rayons du soleil, privés de tout, dans de continuelles anxiétés, et le plus souvent ne sortant de ces cachots souterrains que pour venir exhaler à la lumière du jour leur dernier soupir sous le coup du glaive, et redescendre ensuite pour prendre place parmi les morts dont ils venaient de quitter les tombeaux. Là, ont habité, se condamnant volontairement à la plus pénible existence, les fils des plus nobles familles du monde, des citoyens jouissant d'opulentes fortunes, et pouvant aspirer aux plus grands honneurs, aux dignités les plus élevées dans la ville qui gouvernait l'univers. Là se sont renfermées des mères avec leurs jeunes enfants dont elles ne pouvaient contempler la gracieuse figure aux reflets de l'astre du jour, et dont de temps à autre elles voyaient les yeux se fermer par la mort, avant qu'ils eussent joui de la lumière qui éclaire la terre. Là, de jeunes filles, renonçant à toutes les pompes, à tous les plaisirs, méprisant tous les sourires du monde, allaient s'enfouir joyeuses de cacher leurs grâces aux yeux des hommes pour ne montrer que la beauté de leur âme aux regards de Dieu. Là, dans ces ténèbres continuelles, le froid, la faim, la perte des personnes les plus chères, l'attente des plus atroces supplices faisaient sentir au corps et à l'âme leur cruelles atteintes.

Et toutefois ce n'étaient pas les accents de la plainte, les gémissements de

1 M. Gerbet.

la tristesse qui retentissaient sous ces voûtes funèbres ; on n'y entendait que des cantiques d'allégresse et d'actions de grâces. La sérénité, la paix, la joie des ardentes et saintes affections de la charité, apparaissaient sur toutes les figures aux pâles lucurs des lampes qui éclairaient çà et là ces caves profondes. De temps à autre une grande fête venait rompre la monotonie de cette vie souffrante mais rendue douce par l'amour. C'était lorsqu'on apportait le corps ensanglanté, souvent horriblement meurtri d'un frère ou d'une sœur qui avait confessé la foi du Christ dans les tourments. Le martyr était reçu avec mille acclamations. Les souterrains s'illuminaient pour célébrer son triomphe, et chacun se pressait autour de ses restes pour lui demander d'obtenir du Ciel la faveur d'aller bientôt le remplacer sur l'arène sanglante où il avait été victorieux.

Mais, où donc s'enflammait ce courage ? qu'est-ce qui provoquait ce désir si étrange de la souffrance et de la mort ? C'est qu'on s'assemblait chaque matin autour d'un autel. Là il était rappelé qu'un Dieu incarné était mort pour les hommes en répandant son sang au milieu des plus cruels supplices. Ce sang, il apparaissait d'une manière mystique dans des coupes sacrées. Chacun venait y boire, et enivré de ce breuvage divin, répétait : Le sang du Christ est un sang généreux qui cherche à se répandre ; il est mêlé au mien ; il faut que mon sang entraîné par celui de Jésus aille couler aussi. ¹ Alors souvent l'habitant de ces sombres demeures les quittait : il apparaissait au grand jour redisant devant les persécuteurs : je suis chrétien. Les glaives, les chevalets, les ongles de fer, les roues aux lames tranchantes, les chaudières d'huile enflammée, les instruments de supplice rougis au feu, les bêtes féroces aux dents affamées, tout cela lui était montré pour le forcer d'abjurer sa foi ; mais tant que les tourments n'avaient pas éteint en lui le dernier souffle de vie il répétait joyeux l'hommage de son amour au Christ mort pour lui ouvrir le Ciel.

Et c'est pendant trois siècles qu'à l'exception de courts intervalles, les catacombes ont été remplies d'habitants qui n'en sortaient le plus souvent que pour le martyre ! C'est par millions que l'on compte ces héros du christianisme.

Or, lorsque, sur les lieux où se sont passées ces scènes sublimes, on médite les enseignements qu'elles donnent, une saisissante pensée s'empare de l'âme et exalte ses sentiments. C'est donc ici, se dit-on, que la force, la grandeur, la dignité de l'homme ont apparû élevées à leur plus haute puissance. Ici l'humanité a pour ainsi dire lutté, pour l'expression de l'amour, avec la divinité. Jérusalem me montre sur le sommet du Calvaire un Dieu mourant pour les hommes. Rome au fond de ses catacombes ou sur ses places publiques me fait voir une multitude innombrable d'hommes souffrant et mou-

¹ Paroles d'un martyr.

rant pour Dieu. Ici l'humanité dans la mesure qu'il lui est permis de le faire, remet le prix payé sur la croix pour sa rançon. Ici, Dieu reçoit de ses créatures l'hommage le plus glorieux pour lui, celui de l'amour dont, suivant la parole divine elle-même, l'effusion du sang est la plus éclatante attestation.

Et ceux qui ont ainsi souffert, ces martyrs ou ces captifs volontaires des souterrains de Rome, en rendant gloire à Dieu, ont montré en même temps à la postérité jusqu'à quelle force elle devait s'élever pour l'accomplissement du devoir. Ils ont révélé à l'âme tout ce qu'elle recérait d'héroïque, l'ont appelée aux plus nobles sentiments, lui ont inspiré le courage propre à faire remporter les plus glorieuses victoires et ils ont couvert le genre humain d'une gloire qui fait une magnifique compensation à ses ignominies. Des catacombes est sortie la plus haute leçon morale que jamais les hommes aient pu recevoir. Et cet enseignement n'a pas été sans fruit.

Voyez-vous cet héroïsme éclatant, cette sainteté permanente qui fait la gloire du catholicisme : le souvenir des martyrs en a été en grande partie le principe.

Une autre instruction sort de ces lieux où Rome nous montre la scène des prodiges que nous avons admirés. Les martyrs sont des témoins comme leur nom l'exprime. Qu'attestent-ils donc ? La vérité des dogmes pour lesquels ils ont souffert et ils sont morts. Pascal a dit ce mot célèbre : j'en crois des témoins qui se font égorger. Nul serment ne confirme en effet une assertion comme l'effusion du sang versé en preuve de sa conviction et de la sincérité de sa parole. Ils nous ont dit, ces millions de héros de tout âge, de tout sexe, de toute condition : Oui, ils ont prêché et prouvé la divinité du Christ mort au Calvaire, Pierre, Paul, Jean, Marc, Luc et les autres disciples de Jésus ou des apôtres. Les plus anciens d'entre nous ont entendu leur parole, reçu leurs lettres, vu leurs miracles, et assisté aux supplices qu'on leur a infligés en haine de leur doctrine. Les autres ont reçu de leurs pères la tradition de tout ce que ces fondateurs de l'Eglise ont dit, fait et souffert, tradition écrite d'ailleurs dans tant de places de cette cité, tout empreintes des traces de leur action. Nous avons cru malgré les passions excusées, approuvées même par nos anciennes erreurs, malgré tous les arguments que nous opposait la science des philosophes, malgré tous les tourments dont nous étions menacés, nous avons cru parce que nous entendions l'écho de la parole du Christ dans celle des apôtres ou de leurs disciples, et parce que les merveilles attestant la vérité de cette parole se sont sans cesse renouvelées sous nos yeux. C'est parce que nous avons été persuadés que le fils de Dieu s'est incarné, qu'il a enseigné les hommes, qu'il est mort pour nous, qu'il a établi une église dépositaire de sa doctrine, qu'il a promis les récompenses de l'éternelle vie à ceux qui croient en lui, et accomplissent ses commandements, que nous avons renoncé à toutes les jouissances, bravé tous les périls, et subi courageusement la mort.

Quelle preuve irrécusable en faveur de la foi chrétienne que cette attestation écrite dans le sang de tant de martyrs ! Quelle influence cette démonstration n'a-t-elle pas eue sur la conversion du monde ! Elle est une des bases sur lesquelles repose la croyance au catholicisme et par conséquent la civilisation qui n'a d'autre appui solide que la foi. C'est donc des profondeurs obscures des catacombes que s'est levée en partie la lumière qui éclaire le monde.

Les catacombes sont d'ailleurs, comme cela sera développé plus tard, des monuments matériels de la tradition catholique par la conformation de quelques unes de leurs parties, par les peintures dont elles ont été couvertes, par les inscriptions qu'on y trouve. De plus, elles intéressent au plus haut degré parce qu'on y suit les premiers pas de la transformation de l'art payen en l'art chrétien ; l'antiquaire en fait l'objet de ses investigations pour enrichir le domaine de l'archéologie, et l'esthétique ne les trouve pas étrangères à l'objet de ses méditations.

Eh bien ! ces souterrains fameux, si précieux pour la foi et la piété catholiques, scènes du plus sublime courage, écoles des plus hautes leçons, pèlerinages où se rencontrent tout émus la poésie, l'art, la science, lieux saints que nul n'a visités sans avoir senti son âme s'y agrandir ; ces catacombes ne demandent-elles pas d'être conservées telles qu'elles sont pour offrir au monde le caractère sacré avec lequel nous venons de les contempler ? A quelle garde plus protectrice peuvent-elles être confiées qu'à la main de la religion à qui elles doivent leur formation ? Qui saurait en prendre soin comme la Papauté, à qui elles sont si chères, parce qu'elles ont été son glorieux berceau, et qu'elles attestent sa divine extraction, et sa merveilleuse croissance ?

Anticipant encore sur la conclusion que doit amener l'ensemble de ces considérations sur la destinée providentielle de Rome, je dirai : Que la Papauté ne règne plus dans la ville sainte, et les catacombes subiront des transformations qui feront perdre tout l'intérêt qu'elles excitent. La profanation des tombeaux de St. Denis par la main révolutionnaire, la violation de tant de sépultures sacrées faites par l'hérésie en France, en Allemagne, en Angleterre, nous disent quel respect auraient pour les tombes des martyrs les ennemis de l'Eglise, devenus maîtres de Rome.

Voyez vous cet aventurier, si étrangement transformé en héros, l'homme du parti qui combat autant avec le poignard qu'avec l'épée, *l'exécuteur des hautes œuvres* commandées par ce premier ministre de l'esprit infernal à notre époque, qui a nom Mazzini, le voyez vous, au milieu d'un cortège de fanatiques qui seraient venus le joindre, de la capitale de l'empire britannique qu'il a vue dans sa noblesse aussi bien que dans sa populace, accroupie devant lui comme ces aveugles populations indiennes qui, sans distinction de castes, se courbent et font toutes sortes d'ignominieuses bassesses devant

l'idole de Jaggrenat ; le voyez-vous ce Garibaldi, qui a vomé de si grossières injures contre l'Eglise et son chef, entrant en maître dans la ville pontificale, d'où sont sortis tant d'anathèmes contre les erreurs et les crimes dont il s'est armé le chevalier. Sa main cherchant à détruire les titres du successeur de Saint Pierre à la domination des intelligences, aurait bientôt bouleversé les catacombes pour y faire disparaître tout ce qui en sort de démonstration en faveur de l'institution divine de l'Eglise, et de gloire pour la sublimité de la doctrine qu'elle prêché.

Et cela se ferait aux battements de mains de tous ces disciples de Luther au sens intellectuel affaibli par l'hérésie qui ne voit dans Rome chrétienne que la Babylone de l'Apocalypse. Avec quelle joie serait saluée la profanation des tombeaux des premiers pontifes et des martyrs par les fils de ceux qui ont jeté aux vents les cendres de St. Thomas de Cantorbery et de tant de héros catholiques, antique gloire de l'Ile des Saints ; je veux dire par les membres de la municipalité et des diverses corporations de la Grande Métropole du Royaume-Uni, et par ces nobles lords dont l'intelligence sacrifiant au fanatisme anti-papal l'intérêt de leur classe privilégiée par la richesse et la dignité, ne comprend pas que, comme l'a dit un homme dont le génie s'est élevé au-dessus de son erreur natale, ¹ l'Eglise catholique est la plus grande école qui maintienne dans le monde le respect de tous les droits, et ne voit pas qu'aujourd'hui les ennemis les plus acharnés de la Papauté sont les adversaires déclarés des princes et des nobles. Ce n'est pas en effet un fanatisme de sectaire qui les anime, c'est la haine de tout ordre, de tout pouvoir. S'ils ne veulent pas reconnaître à un homme une dignité venant du ciel, qui permette de lui dire : Votre Sainteté, ils ne sont pas plus disposés à admettre les droits de ceux qui se font appeler votre Altesse ou votre Seigneurie.

O puissante Albion, que viens-tu de faire ? je te vois serrer la main de Garibaldi en même temps qu'il presse celle de Mazzini. Tu l'entends sans réclamer te dire à la face du monde, devant des milliers de catholiques qui font partie de ton vaste empire et dont le cœur ressent vivement cette injure : les brigandages que j'ai accomplis, les révolutions dont j'ai été l'agent ne se sont opérés qu'à ton impulsion et par ton assistance ; je porte partout la torche incendiaire, mais c'est à ton foyer qu'elle s'est allumée : la haine qui me fait poursuivre le catholicisme par l'injure et l'épée, tu l'encourages par les ovations que tu me décernes.

J'étais fier du nom de sujet britannique, et certes sous bien des rapports avec raison ; mais aujourd'hui ce nom tiendrait mon front abaissé, si je ne le relevais fièrement en songeant que je porte le plus glorieux titre social, celui de sujet du représentant de Dieu sur la terre, de membre de l'Eglise catholique, seule dépositaire de la vérité, et en voyant la dignité et la justice

1 M. Guizot.

faiblir chez les princes et chez les peuples, je ne veux plus mettre ma gloire qu'à m'écrier, comme ceux qui sortaient des catacombes pour rendre hommage au Christ et à l'Eglise qu'il a établie : Je suis chrétien.

Je ne puis cesser de parler des catacombes sans rappeler une leçon qui me fut donnée à leurs portes et qui m'aida à justifier Rome d'un reproche que lui adressent tous ceux qui jugent sans entendre la voix du sens moral et religieux.

C'était le jour de la station quadragésimale à St. Laurent, c'est-à-dire, il y avait une grande solennité dans cette Eglise, dédiée au plus illustre martyr de Rome. Ce temple est situé sur la voie Tiburtine, à l'entrée des catacombes qui portent le nom de ce grand saint. Une foule considérable se pressait dans ces lieux chers à la piété chrétienne. Aux abords de l'Eglise se tenaient un grand nombre de mendiants dont la plupart avaient quelque infirmité. A cet aspect et aux demandes importunes que l'on m'adressait de toutes parts, j'éprouvai un sentiment de dégoût et je partageai les murmures d'autres voyageurs qui m'accompagnaient : ma main ne s'ouvrit pour personne et j'entrai dans l'Eglise. J'y fus saisi d'une forte impression à raison des souvenirs de l'antiquité chrétienne qu'elle rappelle.

Je descendis dans le crypte pour prier sur le tombeau de St. Laurent, et j'y lus le récit de son martyr fait par cette autre gloire de Rome, St. Léon le Grand. J'étais là, devant les restes de ce lévite de l'Eglise, de cet homme qui, plutôt que d'abjurer sa foi, avait consenti à être étendu sur un gril ardent et qui avait dit au tyran, donnant ordre d'alimenter le feu, ces paroles qu'on ne répète qu'avec un saint frémissement d'admiration et de compassion : " C'est assez roti de ce côté, tourne de l'autre et mange si tu veux." J'avais vu les fragments du gril où le saint fut brûlé, et la place où son corps, à demi-consumé, fut déposé après son supplice. Ces objets, en me rappelant les circonstances de son martyre, me firent songer à ce qui se passa lors de son arrestation. Un officier du préfet de Rome vint trouver St. Laurent pour se faire remettre par lui le trésor de l'Eglise dont il était le dépositaire. Il est là, dit le saint diacre, et il montrait les pauvres nombreux qui l'entouraient et auxquels il distribuait les aumônes sacrées. Eh bien, je le dirai immédiatement après ce souvenir, les pauvres que j'avais vus, stationnés à la porte du temple, me parurent à leur place autour du tombeau du martyr de la foi et de la charité.

Bientôt je descendis dans les catacombes. J'y éprouvai les impressions que je viens d'exprimer, et j'y compris comme le christianisme sait respecter la dignité de l'homme quelles que soient sa bassesse et sa condition. Il avait voulu que là, chaque fidèle eut une tombe décente. Au lieu de ces fosses communes, où le paganisme jetait pêle-mêle les corps des pauvres, je voyais des milliers de tombeaux, creusés avec le plus grand soin, au prix de

frais énormes et par de bien longues et pénibles fatigues, pour que l'indigent eut sa place à côté du riche.

Ce soin du pauvre après sa mort était la plus haute leçon de charité en faveur du pauvre vivant. Aussi quand, en remontant de ces lieux, on respire l'air, on voit le soleil, on jouit des beautés de la nature, le cœur tout exalté par la contemplation des sublimes scènes d'héroïsme et de souffrance que les catacombes lui ont rappelées, le cœur cherche l'exercice d'une vertu qui l'associe, jusqu'à un certain point, aux grandes âmes qu'il vient d'évoquer, et en attendant une occasion plus digne et plus méritoire, il est content de pouvoir sur les lieux mêmes pratiquer quelque chose de cet amour de Dieu et du prochain, dont ses ancêtres dans la foi, lui ont donné un si puissant exemple. Il est doux alors de rentrer à l'Église pour y prier devant l'autel, et d'exercer en sortant la charité envers ses frères souffrants.

Une autre circonstance disposa mon âme, dans le jour que je rappelle, aux mêmes émotions. L'église de St. Laurent est, à proprement parler, l'Église funéraire de Rome. C'est là surtout que se font les offices pour les morts, avec certains usages touchants que je n'ai pas le temps de rappeler. A côté de l'Église est le principal cimetière de Rome moderne. On sent quelle pensée grave saisit, quand on passe des catacombes, cimetières des chrétiens des premiers âges, aux champs funèbres des générations du siècle. Si partout les lieux de la sépulture des hommes portent à l'esprit les réflexions les plus sérieuses, quelles idées et quels sentiments doivent s'élever dans un cimetière placé à côté de ces tombes si fameuses des martyrs, et dans cette campagne de Rome qui est elle-même le plus vaste trophée que la mort se soit élevé ?

La mort m'apparaissait donc de toutes parts en ces lieux. A son aspect le chrétien réfléchit sur ce qui est par delà cette tombe qu'elle ouvre ; il songe au compte qu'il a à rendre de sa vie au juge suprême ; il entend l'éclat de la trompette du grand jour ; il a besoin d'encouragement et d'espérance. Ces sentiments naissaient dans mon cœur à la vue du dôme de la Basilique majeure de Marie, la Porte du Ciel, seul monument de Rome moderne que l'on aperçoive dans cette solitude, il présente un contraste gracieux et consolant. Mais il est une autre idée qui là, rassure l'âme un peu troublée. L'indigent, qui vous attend pour implorer votre compassion, vous fait songer que la charité envers le pauvre délivre de la mort. L'aumône alors descend de la main avec facilité, car en s'écoulant, elle décharge le cœur.

Ne croyez pas que ce rapprochement soit forcé, il est naturel, aussi la foi du mendiant romain sait le présenter. Je fermais la porte du cimetière lorsqu'un pauvre me tendit la main en entonnant le *Dies iree*. Cette singulière manière de demander l'aumône me parut sublime en ce lieu. Mon œil s'ouvrit alors avec un autre regard sur ces pauvres et ces infirmes dont le premier aspect m'avait si fortement déplu. Leur station à la porte de

l'Eglise de St. Laurent me parut former une harmonie touchante avec les impressions que donnent ces lieux sacrés. Le catholicisme sait toujours laisser une large part aux sentiments du cœur. Voilà pourquoi lui, qui est si ardent à soulager la misère, ne se montre point empressé à en éloigner l'aspect. Au reste quoiqu'en puisse dire une raison, qui se croit plus judicieuse, j'aurais été affligé, je vous l'avoue, de voir un agent de police saisir le mendiant, qui me rappelait le jugement de Dieu à la porte du cimetière. Et si Rome eut autorisé un tel acte, elle eut paru à mes yeux moins belle et moins intelligente dans les nobles choses, qu'elle n'est restée dans mes souvenirs.

IV.

RUINES DE ROME.

Il est temps de monter sur le sol même où la ville est assise, et d'explorer non plus des débris d'hommes, mais des ruines de monuments. Ces débris parlent eux aussi bien puissamment aux sens, à l'imagination, à toutes les facultés de l'âme. Ils sont un des caractères essentiels de Rome telle que la Providence l'a faite. Rome est une chaire, non pas seulement par son Pontife qui donne l'enseignement dogmatique, mais encore par les formes diverses avec lesquelles elle se montre matériellement à nous. La Ville éternelle nous offre dans ses monuments le double caractère de son histoire, les deux qualités de veuve et de reine exprimées par le vers déjà cité. C'est une ruine immense, et en même temps, une ville où brillent dans tout leur éclat les plus magnifiques édifices.

Quels restes splendides de son antique gloire l'on y voit encore ? Comme j'aimais à contempler ces débris des constructions gigantesques élevées par la main de la nation, maîtresse du monde, fruit de tant d'art, de tant de travail, et où s'étaient accumulées tant de richesses.

Rome moderne n'occupe pas la moitié de Rome ancienne. Dans la partie qui n'est pas habitée aujourd'hui, ce sont, et en dedans et en dehors des murs, qui forment son enceinte, des ruines de toutes les formes. Ce sont celles de ces Thermes, immenses édifices, où le luxe avait construit des places pour les exercices du corps et ceux de l'esprit.

Dans ceux de Dioclétien, 3,000 personnes pouvaient se baigner. On a formé de la salle principale une église, Ste. Marie des Anges, qui est une des plus belles de Rome. Les Thermes de Caracalla offrent encore des

débris gigantesques qui dominent toute la partie inhabitée de la ville au sud-est.

Ce sont les ruines de ces cirques si fameux dont le plus grand pouvait recevoir 300,000 spectateurs. Rome entière se portait avec fureur aux jeux qui s'y célébraient. En visitant ces débris il me semblait entendre le fameux cri de ce peuple qui, accablé sous le joug de la plus effroyable tyrannie qui fût jamais, ne songeait qu'à ces jeux et souffrait tout, pourvu qu'on lui accordât ce qu'il demandait : *Panem et circences*.

Ce sont des ruines de tombeaux : sur les restes de celui d'Auguste, on donne divers spectacles pour le peuple, des combats d'animaux, des jeux grossiers. Les chambres sépulcrales ont été converties en écuries ; voilà ce qu'est devenu le tombeau de ces puissants empereurs, qui régnaient sur le monde et qui avaient pris tant de soins d'orner leur sépulture. Celui de la famille des Scipions, sur la voie Appienne, attire avec intérêt les pas des voyageurs. Les restes du grand Scipion n'y ont jamais été placés : " Son ingrate patrie n'avait point ses os " ; mais on ne peut s'empêcher de visiter avec un certain respect les sépultures d'une famille qui a donné à la république romaine ses plus grands citoyens, et à la mémoire desquels s'attache une certaine idée de vertu.

Les trous de la fameuse voie Appienne sont marquées au milieu de la campagne de Rome par des tombeaux, à droite et à gauche, dont les ruines se voient à perte de vue, à plusieurs milles au-delà des murs. C'était l'usage général des romains d'enterrer sur les grandes routes. Était-ce une expression de l'orgueil de ces hommes superbes, voulant rappeler leur mémoire aux voyageurs accourant de toute part dans la capitale du monde ? Était-ce une leçon qu'ils voulaient faire donner à la mort sur la fragilité des grandeurs humaines ? *Debemus morti nos nostraque*, selon l'expression d'Horace.

Je considérais un jour, du sommet d'une des collines de Rome, ces débris de monuments élevés par la mort et brisés par le temps. Un de mes compagnons, pour toute réflexion, entonna cette strophe d'un de ces cantiques populaires, dont, hélas ! le chant commence à se perdre parmi nous :

Où sont ces grands monarques
 Qui bravaient les hazards,
 Reste-t-il quelques marques
 Des illustres Césars,
 Des généreux Pompées
 Et des riches Crassus ?
 Leurs trônes, leurs trophées,
 Leurs trésors ne sont plus.

Quelle émotion pour mon cœur que ces rimes, si souvent entendues dans mon enfance sur le sol de ma patrie, chantées en un tel lieu !

Là, leur simplicité me parut sublime et depuis je ne les entends pas

résonner dans mon imagination sans qu'elles ne m'apportent un souvenir qui me plonge en une rêverie pleine de charme.

Le tombeau antique le mieux conservé est celui de Cécilia Métella. Singulière destinée, que ce sépulcre d'une jeune femme sans gloire personnelle, soit demeuré intact, tandis qu'il ne reste que quelque débris de ceux des personnages les plus fameux ! Qu'est-ce que l'histoire, en effet, rapporte de cette femme ? On a dit qu'elle enseigna à Cléopâtre la manière de fondre les perles dans du vinaigre pour les avaler dans son breuvage.

Cécilia ! ce nom que me rappelait le tombeau qui domine la voie Appienne me faisait songer à une autre Cécile, de la même famille, dont la dépouille mortelle avait reposé pendant six siècles, tout près de ce monument fastueux, dans les catacombes de St. Callixte. Mais celle-ci a une gloire bien différente. Quoi de plus gracieux et de plus merveilleux que son histoire ! Elle a voué sa virginité au Christ. On veut la forcer de prendre un époux : " J'ai un ange à mes côtés qui me protège, dit-elle à celui qui demande sa main. Veux-tu le voir ? Va trouver le Pontife des chrétiens, demeurant sous terre à quelque distance du tombeau qui porte mon nom : reçois de lui le baptême, et viens, tu seras associé à mon bonheur."

Et le jeune homme se plonge dans le bain sacré : il revient près de Cécile, voit son ange qui étend ses mains sur elle et sur lui, et leur donne à tous deux une couronne de fleurs. Son frère arrive et charmé du parfum, lui aussi ouvre les yeux à la foi ; et tous trois ont des entretiens sublimes, inspirés par l'ange qui est au milieu d'eux. Bientôt les deux frères paient leur foi de leur sang. Cécile, jalouse de leur martyre, cherche le supplice par lequel le chrétien prouve son amour pour son Dieu. La hache des persécuteurs frappe trois fois son cou délicat ; le sang coule par une large blessure, mais la main de la mort est arrêtée. L'héroïque vierge parle, on se presse autour d'elle. Pendant trois jours elle prêche la foi au Christ à la foule qui la visite : puis le Pontife des chrétiens arrive, elle reçoit sa bénédiction et alors elle meurt. Son corps, enseveli dans les catacombes, est après six siècles reporté à la demeure où se consuma son martyre. Cette maison est devenue une des plus intéressantes Eglises de Rome et le nom de Ste. Cécile, bien autrement glorieux que celui de la femme de Crassus, est prononcé avec respect par l'immense société des chrétiens, qui l'honore comme portant la palme du martyre et l'auréole de la virginité, et qui en même temps la proclame la reine de l'harmonie.

Ce rapprochement entre les deux Cécile de Rome se présente tout naturellement ; l'identité du nom, de la famille, la proximité de leurs tombeaux portent à le faire. Rome, dans sa destinée merveilleuse, rappelle ainsi les souvenirs les plus divers, et les mêle dans l'âme en y produisant des idées et des sentiments qui ne sont pas sans grandeur et sans charme. J'ai voulu d'ailleurs, par ces quelques mots sur Ste. Cécile, donner l'idée d'un grand

nombre de légendes, vraies et gracieuses comme celle-ci, se rattachant aux divers Églises de Rome.

Rentrons à présent dans la ville, et cherchons ces lieux dont le nom frappe si majestueusement l'imagination, le *Capitole* et le *Forum*.

Le Capitole ! oh ! comme on frémit d'émotion en se trouvant à cette place si fameuse. Et pourtant il ne reste plus aucun vestige des édifices qu'on y voyait autrefois.

On monte à cette colline élevée d'environ 150 pieds, par une rampe très-commode et très-belle. On se trouve à l'entrée d'une place magnifiquement décorée, entre autres objets d'art par la statue équestre de Marc-Aurèle, la plus belle de ce genre qui nous soit restée des anciens. De superbes palais renfermant deux des plus beaux musées de Rome entourent cette place. Mais, je le répète, aucun des monuments du Capitole antique. Aussi l'on se hâte de descendre pour se trouver du côté opposé, sur le Forum.

Le Forum ! Quel lieu rappelle de plus grandes choses humainement parlant ! Je me trouvais donc dans cette place, autrefois couverte de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome, et par conséquent du monde. Mais où est ce superbe portique à deux étages qui l'environnait ? Où sont ces édifices qui en faisaient l'ornement ? Là étaient les Rostres, cette tribune où tant d'orateurs, tant de tribuns haranguèrent le peuple, où je vois Cicéron remporter un de ses plus beaux triomphes oratoires par son discours sur la loi agraire, et où quelques années plus tard, la tête de ce même homme est exposée par le barbare Antoine aux regards de la foule. Où sont les flots du Peuple-Roi qui se pressaient dans ce lieu pour exercer sa souveraineté et prendre part à la domination du monde ? Au milieu de cette enceinte, il n'y a plus rien, pas la moindre trace de mouvement. C'est donc un désert majestueux dans son dénuement, et qu'entoure la vénération des habitants de la nouvelle Rome ? Non, c'est un terrain ignoble et couvert d'ordures. Ces lieux, qui retentirent des accents de Cicéron, entendent aujourd'hui le cri du bœuf et de l'âne ; la place du rassemblement des Dominateurs de l'univers est foulée par les animaux de la ville. Le *Forum Romanum* s'appelle aujourd'hui *il campo vaccino*, le champ des vaches.

J'étais monté sur le Capitole, j'avais erré sur les débris du Forum, je m'étais livré aux vives impressions que devait produire l'aspect de ces lieux si célèbres : mais bientôt je sentis battre mon cœur d'une émotion plus forte, j'aperçois la plus sublime ruine qui soit au monde, le monument le plus admirable qu'ait laissé la puissance romaine, j'aperçois le Colysée. A cette enceinte qu'il embrasse, à cette hauteur à laquelle il s'élève, à cette réunion des colonnes de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement pour soutenir quatre rangs de portiques, à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, je reconnais l'œuvre d'un peuple, sou-

verain de l'univers, et aux souvenirs qu'il rappelait, j'étais saisi d'un vif enthousiasme.

Vous ne sauriez croire tout ce qu'il y a d'intérêt et de charme dans une promenade du Capitole au Colysée, en passant par le Forum, la voie sacrée, sous l'arc de Titus. Quelle suite de ruines, de débris de monuments fameux ? Que de choses nous disent toutes ces pierres, ces colonnes brisées, que vous foulez aux pieds ? Au milieu du silence de ces lieux presque déserts, vous croyez entendre encore le bruit de la foule qui s'y pressait jadis. Vous assistez à quelques unes des grandes scènes dont c'était là le théâtre. Sous les portiques de ces édifices que votre imagination a reconstruits, vous aimez à contempler les hommes d'une gloire immortelle dont le nom depuis l'enfance excite l'admiration. La magnificence de Rome antique nous apparaît dans ses débris, et l'on peut concevoir qu'à l'aspect de cette grandeur évoquée sur les ruines de ses fameux monuments, le poète ait pu s'écrier :

Quelque soit le destin qui couvre l'avenir,
Terre, enveloppe-toi, de ton grand souvenir.
Que t'importe où s'en vont, l'empire et la victoire,
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire.

Grâce à l'éducation classique, à cet enseignement qui a présenté Rome ancienne comme le type de toute grandeur, et dans ses hommes célèbres et dans ses institutions, grâce à notre paganisme littéraire, la plupart des voyageurs à la grande cité n'ont qu'un chant de gloire à faire entendre en l'honneur de la ville des Brutus, des Scipions et des Césars.

Mais l'atmosphère chrétienne qu'on respire à Rome porte nécessairement à réfléchir et à regarder les choses du point de vue de la grandeur morale ; elle rectifie le jugement par les lumières que la foi répand partout. Quand donc l'impression de l'imagination eut fait place aux réflexions de la raison, je me suis demandé l'explication de cette grandeur de Rome, attestée par ces monuments dont j'avais sous les yeux les magnifiques débris. Par quel moyen a-t-elle élevé ces constructions gigantesques ? Quelles machines ont été mises en action pour faire monter si haut ces colosses de pierre ? j'entends pour réponse un mot terrible, *les esclaves*.

Voyez-vous ces millions d'hommes que la conquête a courbés sous le joug des Romains, et que leurs affreux vainqueurs ont déclarés n'avoir plus les droits de l'humanité, mais être descendus au rang des bêtes de somme ? Ce sont eux qui ont construit ces masses immenses, en les cimentant de leurs sueurs, et trop souvent de leur sang.

L'esclavage ! voilà le signe qui caractérise la société antique. Pour la juger ne nous bornons pas à rétablir ces monuments dans notre esprit ; évoquons ceux qui s'y pressaient jadis, qui y ont trouvé des supplices ou des jouissances. — Peuple autrefois le souverain du monde ! réveille-toi de ton

sommeil de quatorze siècles ! soulève ces ruines ! brise cette tombe que t'ont faite ces barbares que tu méprisais tant ! apparais à nos regards..... C'est bien, te voici dans ta splendeur passée, couvert des dépouilles de l'univers ! Levez-vous maintenant, esclaves du peuple roi ! Laissez un instant cette égalité du tombeau où vous reposez à côté de vos anciens maîtres ! Venez, apparaissez tels que vous étiez dans la vie ! Oh ! qu'entends-je ! Quel bruit affreux de chaînes et de fers ! Quelle multitude innombrable surgit de toute part, et des maisons privées, et du fond de ces caves profondes, et des diverses parties de la campagne, et de tous les endroits où il y a du travail à subir !!! Qu'étiez-vous, ô hommes, dans la société dont vous faisiez partie ? Nos maîtres avaient formulé nos droits par cette maxime : *Non tam viles quam nulli sunt*. Ils sont plutôt nuls que vils. — Et quels traitements donc vous faisaient-ils subir ? — Sénèque l'a dit : *Vineti pedes, impedito manus, inscripti vultus*. “ Nos pieds traînaient d'énormes poids, nos mains étaient chargées de chaînes, nos fronts marqués d'un fer rougi au feu.” Du reste tout notre être était à la merci de nos maîtres. Le bœuf chargé du joug et creusant un pénible sillon sous les coups du fouet, voilà à qui nous pouvions être comparés. Nous étions des bêtes de somme : Voilà le sort que Rome nous avait fait. O Spartacus, est-on tenté de s'écrier, que n'as-tu réussi !..... Nous appelons grand ce peuple romain. Il le fut par ses armes et peut-être pendant quelque temps par ses vertus républicaines. Encore souvent son patriotisme ne fut que fanatisme et férocité. Il fut toujours un peuple horrible. Quelle corruption, quelle bassesse dans les derniers temps de la république, et quelle étonnante dégradation sous les empereurs. Ce peuple se livre sans murmurer à cette suite de monstres odieux que Rome seule a pu souffrir.

Mais le sentiment de l'admiration pour le peuple romain peut-il dominer l'âme, lorsqu'on songe à cette avidité de sang qui était en lui ?

Je vous ai fait admirer sa grandeur à la vue du Colysée ; et c'est là pourtant qu'il faut contempler en frémissant son épouvantable barbarie. C'était là que pour amuser ce peuple, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, on faisait dévorer les hommes par les lions et les tigres : C'était là qu'avait lieu cette abomination dont nul peuple sauvage et barbare n'a conçu l'idée ; que le peuple romain seul, au temps le plus florissant de sa prétendue civilisation, a commise sur la terre, les combats des gladiateurs. Oh ! dans cette arène du Colysée, que de fois j'ai cru entendre les rugissements des lions, les soupirs des mourants, et ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissements du peuple monstre, pressant, encourageant, exigeant le carnage. Combien de milliers de victimes périrent dans ces lieux. Dans une seule circonstance 3,000 hommes furent dévorés par les bêtes.

Et ce qui met le comble à toutes ces indignités, c'est ce trait rapporté par Tacite comme un beau spectacle : On vit 19,000 hommes s'égorger pour

l'amusement de la populace. Avant d'en venir aux mains, les combattants saluèrent l'empereur : *Ave, Cæsar, morituri te salutant* : mot aussi lâche qu'il est touchant.

O Rome ! à l'aspect des horreurs que ton histoire rappelle, je demande pardon au ciel et à la terre de l'admiration que j'ai eue pour toi. Je rougis de l'encens que j'ai fait brûler à tes pieds. O bête féroce ! qui a tout brisé, tout dévoré.....¹

Aussi sous l'influence de ce sentiment éprouvé dans le Colysée, au souvenir du joug affreux que Rome ancienne a fait peser sur les peuples, regardant le ciel, je m'écriai : *Vengeance*. Oh ! ce cri, souvent répété sans doute par les victimes de la tyrannie romaine, il avait été exaucé depuis longtemps par la Providence, qui, pour montrer sa justice, tôt ou tard punit, humilie les peuples tyrans. Rome, la superbe Rome, devient la proie des nations barbares ; elle subit tous les genres d'humiliations, et bientôt le Colysée, devant lequel l'univers s'inclinait, n'est plus qu'une déplorable ruine.

Au sentiment de l'humanité vengée, je ne sais quelle satisfaction, mêlée pourtant de tristesse, j'éprouvais de voir sur le *Campo vaccino* les animaux fouler le sol, témoin de l'orgueil des superbes dominateurs de la terre ; et jamais une plus haute idée de la justice divine ne me saisit, que lorsque sur ces débris des monuments fastueux qui couvraient le *Forum*, il me sembla voir écrit : *Ci-git la cité qui avait mis le monde aux fers !...*

Quelle leçon donne la grande cité dans ses monuments antiques ! L'histoire c'est la voix du passé qui parle à l'avenir ! Mais dans quel livre la philosophie historique peut-elle donner un enseignement plus puissant que sur les débris du colosse romain ? Là, la voix de la Providence proclame l'instabilité des plus puissants empires, et les causes qui amènent leur chute. Qu'ils sachent l'entendre cette leçon solennelle ces rois, ces hommes d'état, ces écrivains politiques qui visitent la ville fameuse ! Dieu a écrit sur ces ruines de la plus grande puissance humaine ces mots du Psalmiste : *Tantum vas figuli confringes eos. Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram.*

¹ Ecce bestia quanta terribilis, comedens atque comminuens et reliquæ pedibus suis conculcans. Daniel, 7.

LE VILLAGE HURON A LORETTE.

Tout le monde sait que la vallée du St. Laurent aujourd'hui si riante et si belle avec ses maisons blanches, ses prairies vertes, ses moissons et ses vergers, était, il y a trois siècles, la retraite sauvage des enfants des bois ; que notre patrie, notre beau ciel étaient la patrie et le ciel des Algonquins, des Abénakis, des Hurons et de bien d'autres tribus sauvages. Tout le monde sait aussi qu'il ne reste plus guère de trace de ces nations guerrières que nos pères ont vaincues avec la croix ou qui se sont détruites entre elles : quelques Iroquois doux et paisibles au *Sault Ste. Marie* ; quelques cabanes d'Abénakis sur les bords de la rivière Bécancourt ; à Lorette, le petit village des Hurons. Car les descendants des braves guerriers Hurons ne se sont pas éloignés de la ville de Champlain sous les murs de laquelle leurs pères vinrent chercher un abri contre la férocité de leurs ennemis ! Cependant ils vivent pauvres et délaissés comme s'ils n'avaient pas droit à la compassion de leurs maîtres, eux ces rois d'autrefois, ces alliés fidèles, ces victimes innocentes ! Ils avaient quelques biens, mais on les leur ravit en 1797 pour en faire un domaine public. Ils avaient une église vieille d'un siècle et demi environ et ils l'aimaient beaucoup, et chaque dimanche ils venaient y chanter dans la langue de leurs aïeux, les louanges du Grand Esprit ; mais un incendie désastreux la réduisit en cendres il y a deux ans.....

Quelques hommes pleins de zèle et de charité, touchés de l'état de désolation où se trouvent ces pauvres sauvages, ont entrepris d'éveiller les cœurs et l'attention des riches et des puissants, et de faire sortir le temple de ses ruines.

L'un de ces hommes toujours prêts à mettre la main à une bonne œuvre m'a prié d'apporter aussi moi mon obole—une petite pierre à l'édifice—et cette obole qu'il demandait et que peut donner le poète oublié de la *fortune*, la voici.

P. L.

I.

Quand de sombres forêts recouvraient nos rivages,
Et qu'au milieu du jour, les animaux sauvages
Vers le fleuve accouraient pour se désaltérer ;
Quand le soleil levant ne venait point dorer
Les blés d'un laboureur ni la croix d'une église ;
Que l'illustre Cartier, de ses hardis vaisseaux
N'était pas descendu sur la terre promise
Qu'il voyait au-delà des eaux.

Un grand peuple régnait sur ces fertiles plaines
 Où nos pères, jadis, ont taillé leurs domaines ;
 Un peuple de chasseurs, une tribu de rois !
 Barbare et valeureux, libre et fier de ses droits,
 Ce peuple infortuné que la guerre décime,
 Qui défend ses forêts dont nous sommes jaloux,
 Qui reste notre ami, bien que notre victime,
 Ce peuple est encor parmi nous !

Là-bas, sur les hauteurs, au pied des Laurentides,
 S'élève, solitaire, un modeste hameau,
 La rivière Saint-Charles, avec ses eaux limpides
 Où flotte, ça et là, l'ombre d'un jeune ormeau,
 Caresse en murmurant le seuil de ce village,
 Et, quand elle le quitte, on dirait que de rage,
 Sur son lit de cailloux, elle s'agite et fuit.
 Comme un daim effaré qu'une meute poursuit,
 Dans un gouffre profond, qui tout-à-coup s'entrouvre,
 L'onde vertigineuse arrive avec fureur,
 Rebondit sur le roc, le déchire et le couvre
 De flots d'écume et de vapeur.

Le village est paisible et son aspect est triste.
 Des enfants basanés à l'œil noir et mutin
 Y suivent, pas à pas, chaque nouveau touriste,
 Pour lui vendre un panier qu'ils ont fait le matin,
 Ou, pour avoir un sou, tendent une main sale.
 D'autres un peu plus grands, d'une fierté royale,
 Armés d'un arc de frêne et d'un léger carquois,
 Semblent chercher encor le féroce Iroquois ;
 Car ces petits enfants au visage de cuivre
 Ont appris de l'aïeul à détester ce nom ;
 Et c'est dans ce hameau que nous voyons survivre
 Le descendant du fier Huron !

Naguère une chapelle à l'antique façade,
 Donnant un air joyeux à la pauvre bourgade
 Elevait vers le ciel la croix de son clocher.
 Les Hurons à la messe arrivaient le dimanche
 Avec leurs souliers mous et leur chemise blanche.
 Les femmes, comme ailleurs, promptes à s'approcher
 De la maison de Dieu dès qu'elle était ouverte,
 Revêtaient, ce jour-là, leur plus belle couverture.
 Bientôt un chant pieux montait vers le Seigneur
 Avec les flots d'encens et la voix du Pasteur.

Et sous la blanche voûte, avec une foi vive,
 Les sauvages chantaient, dans leur langue naïve,
 Les louanges d'un Dieu qu'en leur aveuglement
 Blasphémèrent, jadis, leurs barbares ancêtres
 Alors qu'ils parcouraient ces rivages en maîtres.
 Et ce n'était qu'au pied de l'autel, seulement,

Que ces fiers rejetons d'une race héroïque
 Voyaient de leur passé le souvenir magique
 S'effacer comme une ombre auprès de la grandeur
 Du culte saint qui fut leur seul consolateur.

II.

Mais, hélas ! aujourd'hui le béni sanctuaire
 N'est qu'un mur délabré !
 Le sauvage n'a plus son temple tutélaire,
 Son refuge sacré !
 Il erre, sombre et triste, au milieu des ruines
 Que l'herbe vient couvrir,
 Cherchant de quel forfait les vengeances divines
 Ont voulu le punir !

Il n'entend plus la voix de sa joyeuse cloche
 Annonçant, tour à tour,
 Que déjà du repos l'heure calme s'approche
 Ou qu'enfin il est jour !
 Il n'entend plus jamais les chants des brunes vierges
 Elevant, vers le ciel,
 Une âme toute en feu comme les pâles cierges
 Qui brûlaient sur l'autel !

Le dimanche, autrefois, c'était fête au village :
 Aujourd'hui tout est deuil !
 De son humble maison le timide sauvage
 Ne laisse plus le seuil !
 Son cœur se refroidit et sa vertu chancelle
 Sous le poids du malheur
 Comme on voit chanceler une frêle nacelle
 Sur la mer en fureur !

Et l'on dit que le soir, lorsque d'épaisses ombres
 Enveloppent ce lieu,
 On voit passer souvent, au milieu des décombres
 De la maison de Dieu,
 Une forme suave, aussi blanche et légère
 Que le sont les vapeurs ;
 Et puis elle paraît s'asseoir sur une pierre
 Et répandre des pleurs.

Et plus loin, sur le bord de la belle cascade,
 Quand on approche un peu,
 On voit un spectre nain qui sautille et gambade,
 Et, de ses yeux de feu

Regarde sans cesse, en riant avec malice,
 Le saint temple détruit ;
 Puis, soudain, il s'élançe au fond du précipice
 Dès qu'une étoile luit.

Et l'on croit, au hameau, que cette forme exquise,
 Ce fantôme brillant
 Qui visite, la nuit, les restes de l'église
 Et s'assied en pleurant,
 C'est l'ange à qui le ciel a confié la garde
 Du village Huron,
 Et que le spectre affreux qui rit et le regarde
 Est un méchant démon.

III.

Qui donc sera vainqueur dans cette lutte étrange
 Entre l'Esprit céleste et le spectre maudit ?
 Le sourire du nain ou la larme de l'ange ?
 Ecoutez ce qu'un jour une femme entendit.

Une jeune Huronne allait seule, en silence,
 Pleurant son bien-aimé qui venait de mourir :
 Sous un feuillage épais que la brise balance
 Elle vient s'arrêter pour mieux se souvenir.

Comme un saule rompu son front pâle s'incline ;
 Ses regards enivrés commencent à languir !
 Tout flotte vaguement !... le jour au loin décline !...
 Elle entend des accords qui la font tressaillir :

“ C'est en vain que tu veux, démon de la vengeance,
 “ A ce peuple ravir sa plus chère espérance
 “ Et le germe sacré de sa vieille croyance !

“ De ses débris fumants le temple renaîtra !
 “ Au dessus du hameau la croix de fer luira !
 “ Et sur le saint parvis le sauvage priera !

“ Et la vierge Huronne ira dans la prairie
 “ Cueillir, comme autrefois, la fleur la plus jolie
 “ Pour orner, chaque jour, l'image de Marie !

“ Car la vierge est pieuse avec simplicité :
 “ Et sur ces bords heureux la douce charité
 “ Auprès de l'indigence a toujours habité.”

Et ce chant prophétique était comme un dictame
Pour le cœur affligé de cette jeune femme !

Elle vit aussitôt l'ange tout radieux
Essuyer sa paupière et remonter aux cieux !

Elle vit, près de la chute, le nain immonde
Grincer des dents, rugir et s'enfoncer dans l'onde !

Elle vit s'élever, au milieu du hameau,
Sur les cendres du temple, un beau temple nouveau !

.....
.....

Que ton rêve était doux, jeune fille Huronne !
Ce temple que tu vis que le ciel te le donne !

PAMPHILE LEMAY.

PHARES ET LEURS LUMIÈRES.

Des hommes d'une patiente érudition ont compulsé les documents que l'antiquité nous a légués, pour savoir si ses marins avaient jeté sur les mers qu'ils fréquentaient quelques jalons au moyen desquels ils pussent retrouver leur route à travers les écueils : Homère, Pline, Strabon et autres ont tour-à-tour été consultés sur ce point, mais leurs réponses paraissent souvent enveloppées d'un certain mystère. La passion du merveilleux, le désir de tout expliquer ont entraîné des écrivains au-delà des bornes de la saine raison, quand ils ont osé imaginer que les Cyclopes auraient été les messagers des dieux chargés d'éclairer les ondes : les Cyclopes étaient alors d'assez mauvais serviteurs, puisqu'Ulysse, par une nuit épaisse, vint heurter sa flotte contre leur île, avant de l'avoir aperçue, ainsi qu'Homère le rapporte dans l'Odyssée. Mais on range sans peine cette fiction au nombre des contes mythologiques. Il est plus vraisemblable que le colosse de Rhodes, par exemple, fut une construction destinée à indiquer aux navigateurs l'entrée du port de cette ville : au moins est-il certain que le colosse a existé ; érigée environ 300 ans avant l'ère chrétienne, cette statue énorme fut en partie démolie par un tremblement de terre quatre-vingts ans après son achèvement, et en 672 de notre ère, l'airain dont elle se composait fut vendu, par les Sarrasins, à un marchand juif d'Edesse pour la somme de £36,000. On sait encore quelque chose d'à peu près certain touchant la destination de la fameuse tour d'Alexandrie que les Anciens regardaient comme l'une des sept merveilles du monde, et qui, élevée sur l'île de Pharos, en face de cette ville, en prit le nom. Au rapport de Strabon, on y lisait l'inscription suivante qui est assez significative : "Sostrate de Cnidos, fils de Dexiphanes, aux dieux sauveurs pour le salut des matelots." Selon Joseph, on entrete-

nait de la flamme au sommet de cette tour et la clarté pouvait en être aperçue, en mer, à une distance que les traducteurs de cet historien estiment à 84 milles anglais, d'où les ingénieurs modernes ont conclu qu'elle devait avoir au moins 550 pieds d'élévation au-dessus des rives plates de l'Égypte. Pline qui fournit d'amples détails sur cette tour, porte le coût de sa construction à une somme égale à £390,000 de notre monnaie. Le même auteur fait encore, dans ses ouvrages, une courte mention des phares d'Ostie et de Ravenne. Le temps qui use tout, ayant effacé jusqu'aux dernières traces de ces monuments que l'antiquité montrait sans doute avec gloire, il est inutile de prendre part aux discussions des antiquaires touchant des questions de détails relatifs à leur genre d'architecture ou à leurs dimensions. Au reste, à part quelques faits isolés sur l'authenticité desquels il ne saurait exister de doute, on peut dire que l'histoire des phares de ces époques si éloignées de nous, est remplie d'incertitudes. D'ailleurs, l'intercourse des nations n'était pas alors assez développée, le commerce, ce nerf du monde moderne, n'était pas suffisamment passé dans les mœurs des peuples pour les pousser, invinciblement comme de nos jours, vers ces travaux publics qui tendent à rendre la navigation des océans aussi sûre que la locomotion sur terre ferme. Encore quelques années et l'on aura peut-être résolu le problème ; mais, en attendant, on chercherait en vain les vestiges d'une institution largement établie, dans des siècles dont le génie n'était point réellement propre à en favoriser la diffusion. Car, il est de fait que l'esprit des sociétés anciennes était surtout celui des guerres, des conquêtes : on ne voyait pas alors de moyen plus sûr d'étendre son influence, d'augmenter les richesses de l'État et celles des particuliers. " Quand les Athéniens sentirent la nécessité d'une marine, trop remplis de l'esprit de conquête, ils n'aspirèrent à l'empire de la mer que pour usurper celui du continent, et depuis, leur commerce s'est borné à tirer des autres pays les denrées et les productions nécessaires à leur subsistance. Dans toute la Grèce, les lois ont mis des entraves au commerce." ¹

Ce qui est vrai des Grecs l'est également d'un grand nombre de nations de l'antiquité. Les peuples modernes, au contraire, regardent le système des échanges internationaux comme la voie la plus assurée d'arriver à la prééminence. On a bien, il est vrai, aujourd'hui encore, des guerres même assez nombreuses ; mais ceux qui les conduisent n'osent pas toujours avouer qu'ils les ont entreprises dans un but d'agrandissement : ce serait un anachronisme aux yeux de tous. Chacun semble sentir que " si la lutte s'établissait aujourd'hui entre Rome et Carthage, Carthage aurait pour elle les vœux de l'univers ; " qu'"elle aurait pour alliés les mœurs actuelles et le génie du Monde." ²

1 J. J. Barthélémy. *Voyage du Jeune Anacharsis, Tome V. chap. LV. page 284.*

2 Benjamin Constant. *Esprit de Conquête, chap. II.*

Traitant une question qui souvent touche de très-près à la science, je n'ai cependant pas l'intention d'entrer dans les détails de génie et d'optique qui s'y rattachent : je ne serais d'ailleurs intelligible qu'avec le secours de planches qui ne peuvent trouver place dans cette *Revue*, et que beaucoup de lecteurs n'auraient peut-être pas la patience d'étudier. Chacun peut, au reste, consulter avec fruit les ouvrages qui ont été écrits sur cette matière : car, rendons-lui cet hommage, la science moderne a cherché à approfondir à peu près tout ce qui est tombé sous l'observation de l'homme, et si quelque fois elle s'est égarée, elle a, dans un grand nombre de cas, rendu des services immenses par les découvertes auxquelles elle a donné lieu.

I.

Les signaux employés sur mer pour indiquer au navigateur l'endroit du péril sont de diverses sortes : drapeaux, cloches, trompettes, canons, phares, etc, ont tour-à-tour, quelque fois simultanément, été mis en œuvre selon les lieux et suivant le degré d'efficacité dont on avait besoin ; mais les phares ont toujours joué le rôle le plus important ; ils ont toujours été le signe le plus certain parce que le travail de la lumière est constant, et que, quelque soit la direction du vent, la violence de la tempête, ses rayons pénètrent également de tous côtés, partout où on les dirige à travers les ténèbres. Originellement, les phares étaient peu nombreux, et leur lumière était nourrie par un simple feu de bois ou de charbon au sommet d'une tour élevée, tantôt aussi sur la cime même des rochers, tantôt sur la crête des côteaux voisins des rives. Outre les phares que j'ai déjà cités, ou du moins ce que l'on présume avec quelque vraisemblance avoir été des phares dans l'antiquité, on pourrait mentionner la Tour de Coruna, en Irlande, qui, selon la tradition de ce pays, était surmontée d'une lumière destinée à éclairer la mer ; l'Autel de César, à Douvres, et la Tour d'Ordre, à Boulogne, dont les ruines sont décrites par l'auteur anglais Cambden ; un phare d'origine romaine près de Holywell, mentionné par Pennant, et quelques autres sur lesquels on a plutôt des présomptions que des données positives. Rien, au reste, n'indique que ces constructions aient été d'une bien haute importance. A mesure que la navigation prit du développement, les phares firent eux-mêmes des progrès : la Tour de Corduan, à l'embouchure de la Garonne, complétée en 1610, vingt ans après sa fondation, construite en maçonnerie, mesure 197 pieds de hauteur et est protégée, à sa base, par un mur de circonvallation qui décrit un cercle de 134 pieds de diamètre ; c'est contre ce rempart que la mer brise ses flots. Dans l'enceinte sont les logements des

gardiens. Dans la tour même se trouvent une chapelle et plusieurs appartements servant de magasin. Le phare d'Eddystone, commencé en 1696, deux fois rasé par les vagues, fut reconstruit, en 1759, sur le même rocher à quinze milles de Plymouth. Les premières constructions étaient en bois de charpenterie, et dans l'un des orages qui les firent disparaître, M. Winstanley, ingénieur, périt avec ses hommes pendant qu'ils étaient à faire au phare des réparations devenues nécessaires. La tour actuelle a 68 pieds d'élévation : la partie inférieure est en maçonnerie dont les pierres de fortes dimensions sont réunies en queue d'aronde. Après un siècle d'existence, au milieu d'une mer dont les fureurs sont extrêmes, cet ouvrage reste intact, quoiqu'il n'ait aucune protection extérieure. Ces phares ainsi que ceux de Skerryvore, près de la Mersey, de Bell Rock, sur les côtes de l'Écosse, et autres d'importance analogue, sont de construction moderne. La tour de Skerryvore, bâtie sur un rocher à 12 milles des côtes, a une hauteur de 138 pieds, 48 pieds de diamètre à sa base et 16 au sommet. Alan Stevenson, l'ingénieur chargé de ce travail, estime qu'elle contient environ 58,580 pieds cubes de maçonnerie : massif énorme, cinq fois plus considérable que l'Eddystone qui soutient pourtant de si rudes assauts. La tour de Bell Rock, quoique plus petite que celle de Skerryvore, n'en est pas moins une œuvre de génie de premier ordre. A mer haute, le rocher sur lequel elle est assise, se trouve caché sous seize pieds d'eau. Les travaux ne pouvaient durer chaque jour que quelque heures pendant lesquelles l'eau se retirait. Un jour, l'ingénieur et ses ouvriers, au nombre de trente-un, se virent surpris par le flot montant, sans moyen de sauvetage, une vague ayant emporté le bateau qui les avait conduits sur le rocher. Quand on leur apporta du secours, ils allaient être submergés.

On peut se former une légère idée des vastes proportions de ces ouvrages et des difficultés qui en accompagnent la confection, quand on sait que la tour de Skerryvore et ses accessoires coûtent £87,000, et celle de Bell Rock £61,000 ; il a fallu des années d'expériences et de recherches pour découvrir où était la clef qui devait assurer la solidité de ces immenses colonnes battues par les flots. La grande force de résistance du fer avait laissé croire à quelques-uns qu'avec ce genre de matériaux, il serait possible d'élever des constructions sur une vaste échelle et qui offrissent comparative-ment peu de surface à la mer : mais des phares appuyés sur des piliers en fer ont démontré, par leur destruction soudaine, qu'un fort massif est supérieur à une charpente en fer quelque savamment combinée qu'elle soit ; que le poids l'emporte sur la force comme gage de stabilité. Un phare superbe de 120 pieds d'élévation, construit en fer dans les îles Scilly, a été rasé par la mer quoiqu'on eût pris toutes les mesures suggérées par la prudence et l'habileté pour le river au roc.

II.

Primitivement, comme je l'ai dit déjà, les phares étaient éclairés au moyen de feux ordinaires : mais on substitua successivement à cette flamme sans vigueur, la lumière de lampes à l'huile munies de réverbères sphériques, paraboliques, puis des lampes auxquelles on adapta la lentille de Fresnel qui, dans un grand nombre de cas, remplaça les anciens réverbères.

Le point essentiel dans l'illumination d'un phare est qu'on puisse apercevoir à une grande distance le point lumineux afin de dévier à temps pour éviter le naufrage : la quantité, le volume de la lumière est moins nécessaire que son intensité, ou sa puissance de pénétration à travers le milieu atmosphérique rendu lui-même souvent très-dense par les brouillards. Ce besoin d'une lumière fortement pénétrante semble avoir été compris depuis de longues années, quoique le phare d'Eddystone, l'un des plus importants de l'Angleterre et célèbre par les difficultés de génie que Smeaton eut à vaincre pour l'ériger sur ce roc baigné par la mer, fut, jusqu'en 1811, éclairé au moyen de vingt-quatre chandelles. Pourtant, dès 1784, le Genevois Argand avait trouvé le secret de produire une lumière plus vive que celle qui illumine encore la simple chaumière. Argand avait observé qu'une mèche très-fine donne une lumière d'un petit volume mais très-brillante, parce que toute la flamme est en contact immédiat avec l'air qui soutient la combustion ; il avait également remarqué que si l'on veut obtenir une plus grande quantité de lumière en recourant à une plus forte mèche, la combustion ne s'opère qu'à la circonférence, tandis que du centre se dégage une fumée épaisse qui en obscurcit l'éclat. Le Genevois conçut l'idée d'appliquer une mèche circulaire sur un tube dans l'intérieur duquel passe un courant d'air, et l'addition d'une cheminée en verre qui lui fut suggérée par une circonstance toute fortuite, compléta le système des lampes qui portent son nom. Cette lampe d'Argand a subi beaucoup d'améliorations de détails, mais le principe est toujours resté le même : elle a été et elle est encore très souvent employée dans l'illumination des phares.

Bude obtint une lumière très-vive en faisant passer un courant d'oxygène dans l'intérieur de la lampe d'Argand : l'oxygène était placé dans un réservoir et communiquait avec la mèche par un tube interne. On a essayé d'utiliser cette lumière pour éclairer la Chambre des Communes, en Angleterre, divers autres édifices publics et quelques phares ; mais les inconvénients qui résultaient de l'emploi de l'huile liquide l'ont fait abandonner dans la plupart des cas, pour les édifices surtout, lors de la découverte du gaz à éclairage.

Il y a une trentaine d'années, le lieutenant Drummond fut chargé de préparer une carte géographique de l'Irlande. Il procéda par le système ordinaire de la triangulation. Dans un travail de ce genre, on divise le pays sur lequel on opère en plusieurs vastes triangles dont les angles sont souvent très-éloignés les uns des autres. Divers procédés ont été employés pour apercevoir ces points d'une station à une autre : ainsi, on s'est servi de la lumière du soleil réfléchi par un miroir poli ; quelque fois ce sont des feux de Bengale qui, lancés la nuit, permettent de découvrir le point recherché ; d'autres fois, de puissantes lampes d'Argand ont formé d'excellents indicateurs. Drummond ayant à combattre une atmosphère brumeuse, suggéra de diriger un jet d'oxygène sur une flamme entretenue devant une boule de chaux. Les deux points où se faisaient les observations étaient à soixante-sept milles de distance l'un de l'autre. Pendant plus de deux mois, le temps fut si chargé que les ingénieurs ne purent apercevoir les feux dont on s'était servi jusqu'alors ; mais du moment que la lumière à chaux fut en activité, ils la virent briller d'un vif éclat quoique le point lumineux ne fût pas plus gros qu'un marbre. Drummond perfectionna son système ; à l'oxygène, il unit l'hydrogène qu'il fit brûler sur la chaux ; il s'était d'abord servi d'une lampe à alcool dont il nourrissait la flamme avec de l'oxygène. On raconte que dans une autre expérience, la lumière à chaux fut assez vive pour permettre à une personne d'apercevoir l'ombre de ses doigts se dessiner très-nettement sur un mur à dix milles de distance. Chacun a peut-être eu occasion d'observer que la chaux et certaines autres matières terreuses soumises à une forte chaleur deviennent lumineuses à un degré presque inconcevable. La flamme d'une lampe à alcool nourrie par un jet d'oxygène produit une chaleur d'une extrême intensité. Les barytes, l'alumine, le silice et le platine entrent rapidement en fusion à la chaleur d'un jet d'oxy-hydrogène en ignition.

Malgré ses excellentes qualités, la lumière de Drummond ne paraît pas avoir été souvent adoptée pour l'éclairage des phares. Les difficultés pratiques qui accompagnent son application ont quelque fois découragé les ingénieurs. Une invention nouvelle, d'ailleurs, a toujours ceci contre elle, qu'il faut commencer par sacrifier tout ce qu'elle remplace ; plus d'une théorie intrinsèquement utile a pris des années à se concilier des partisans pour cette seule raison qu'il fallait détruire tout ce que le passé avait édifié, et, par dessus tout, heurter les préjugés de la routine.

Il est bien rare qu'une découverte, quand même elle n'est pas de première importance, ne compte pas au moins deux ou trois inventeurs : on attribue généralement à Drummond celle de la lumière de calcium ; cependant, un journal de New-York conduit avec beaucoup de talent, le *Scientific American*, réclame en faveur du Dr. Hare le mérite de cette invention. Le Dr. Hare, selon cette feuille, est né à Philadelphie en 1781, et ce serait égale-

ment lui qui aurait le premier employé le chalumeau à gas oxy-hydrogène dont une description a été publiée dans les *Annales de Chimie*, en France, et dans le *Philosophical Magazine*, en Angleterre, en l'année 1802, c'est-à-dire trente-ans environ avant que Drummond lui-même en fit usage pour combiner ces gaz, afin d'en produire un jet devant une boule de chaux.

Il est, enfin, une autre espèce de lumière dont on a commencé à tirer parti depuis deux ans à peine, pour l'éclairage des phares, et dont l'intensité ne le cède qu'à celle des rayons du soleil : c'est la lumière obtenue au moyen d'un appareil magnéto-électrique. Depuis plusieurs années, on avait essayé d'utiliser la lumière électrique, mais la pile voltaïque dont on faisait usage pour dégager l'électricité, n'avait pu garantir le succès : puis l'exiguité du volume de la flamme la rendait tout-à-fait inapplicable aux instruments catoptriques et dioptriques encore employés pour réunir les rayons lumineux et les porter à des distances convenables. Voici les détails qu'une revue anglaise donne au sujet de la lumière magnéto-électrique : —

“ Mr. F. H. Holmes a amélioré une machine électro-magnétique et l'a appliquée aux phares. Le courant est sous parfait contrôle : la lumière est constante et uniforme ; on peut accroître la puissance de cet appareil sans augmenter le nombre des lentilles, on peut le rendre assez fort pour émettre une lumière qui permette de lire à vingt milles du point lumineux. On a objecté que cette lumière, en raison de son peu de volume, serait invisible à une distance considérable. Cette objection semble fondée quand on considère que la grandeur apparente des objets éloignés dépend de l'angle visuel. Mais la loi des angles de vision ne s'applique pas au cas des corps lumineux par eux-mêmes, comme il est facile de le démontrer. En effet, un bout de fil métallique est presque invisible au milieu d'une forte lumière ; mais si on le rend lumineux au moyen d'un courant électrique, il semble augmenter en diamètre à mesure qu'il devient plus brillant. Le point essentiel à considérer est celui du coût de la lumière magnéto-électrique comparé avec celui de la lumière à l'huile. Le Directeur général des phares de France a fait un rapport à son gouvernement touchant le coût de l'appareil et sur celui de son entretien, qui, tous deux, sont largement en faveur de l'appareil magnéto-électrique ; inutile de dire que, dans ses calculs, le Directeur avait en vue une égale quantité de lumière dans un cas comme dans l'autre.

“ La lumière magnéto-électrique est employée pour le phare de Dungeness, sur les côtes d'Angleterre, depuis 1862. Il y a deux petites lentilles dans la lanterne et deux régulateurs pour chaque lentille. Il n'y a qu'une seule lumière en activité à la fois.....

“ Cette lumière a été aperçue par les capitaines de steamers à une distance beaucoup plus considérable que celle de la lumière à l'huile. Le professeur Farady a beaucoup appuyé sur ce point dans son rapport. Pour obtenir de l'appareil la plus grande somme de lumière possible, il n'y a qu'à

doubler le nombre des aimants, et c'est chose facile, parce que tout est en double dans cet appareil, de telle sorte que, dans un temps brumeux, on peut reporter toute la force des deux mécanismes sur un seul instrument, et, par ce moyen, doubler l'intensité de la lumière. Le gouvernement français a fait construire un appareil double de ce genre au cap La Hève, près du Havre. D'après les estimés de M. Regnault, directeur général des phares de France, le coût d'une machine électrique serait plus considérable que celui de l'appareil d'un phare ordinaire ; mais prenant en considération la quantité de lumière obtenue, il y aurait économie de moitié, tandis que les frais d'entretien seraient réduits des deux tiers. La lumière de Dungeness égale en quantité celle de quatorze lampes à l'huile avec quatre mèches concentriques chacune. La puissance pénétrante de la lumière électrique est ce qui constitue sa supériorité sur tous les systèmes d'éclairage usités jusqu'ici. De toutes les lumières obtenues par des moyens chimiques, celle qui résulte de la combustion, sur une boule de chaux, de l'hydrogène combiné avec l'oxygène a été la plus intense, mais la flamme électrique est beaucoup plus pénétrante que toute autre produite par une action chimique."

Le même journal enregistre les observations suivantes qui ne sont pas sans intérêt au point de vue scientifique ; elles se rattachent au même sujet et sont le résultat d'expériences multipliées qu'il a fallu faire avant d'arriver à une solution satisfaisante :

" Le grand objet de ceux qui se dévouent à l'amélioration des phares est d'obtenir une lumière d'une grande intensité afin qu'elle perce au loin à travers les brouillards, et l'étincelle électrique est regardée comme la lumière artificielle la plus intense. Mais pour être efficace, il faut qu'elle soit constante. L'électricité de frottement produit une série d'étincelles extrêmement vives et pourrait être employée avec avantage pour illuminer les phares par un temps parfaitement sec, mais la moindre humidité porte les charges vers la terre. Une batterie galvanique fournit une lumière électrique intense, mais le courant n'est pas constant ; il s'affaiblit à mesure que la solution placée dans la batterie se sature par suite de la décomposition des éléments. On peut produire des courants électriques constants au moyen d'une machine magnéto-électrique qui n'exige aucune batterie, pourvu que les hélices tournent avec une vitesse uniforme..... Des fils courts mais d'un fort diamètre donnent *beaucoup* d'électricité, mais des fils longs et fins fournissent une électricité *intense*. Il résulte de là qu'il existe certaines lois connues en vertu desquelles une machine magnéto-électrique peut produire un courant électrique d'un montant donné avec une proportion entre sa quantité et son intensité."

M. Holmes, l'inventeur de l'appareil dont il est question dans cet extrait, a poussé la perfection de son instrument à un degré qui laisse peu à désirer, s'il est possible d'en juger par les résultats. Il est digne de remarque qu'au

moment où la navigation de l'Océan, celle de l'Atlantique surtout, entre dans une phase nouvelle en substituant rapidement les bateaux à vapeur aux voiliers, même pour le transport du fret, la science offre des moyens nouveaux de se prémunir contre les dangers de la mer, et favorise ainsi l'esprit d'entreprise des armateurs. Cette révolution dans les vaisseaux de transport sur les grandes mers s'opère avec une rapidité qui a fait dire à quelques uns qu'avant dix ans peut-être, la marine à vapeur aura monopolisé le commerce, et les voiliers seront tout-à-fait tombés au second rang. Une statistique établit qu'en 1862, le tonnage des steamers entrés dans le port de Liverpool était de 188,715 tonnaux, et qu'en 1863, après un progrès constant, il était arrivé au chiffre de 756,420. Six lignes de steamers transatlantiques faisant le service des malles comptent à elles seules cinquante-cinq navires : il s'en trouve un bon nombre d'autres engagés dans le simple transport des marchandises. Presque tous ces vaisseaux, la plupart en fer, sont sortis des chantiers de la Clyde.

III.

Telles sont, en un court résumé, les sources diverses où l'industrie de l'homme a été puiser la lumière pour l'éclairage des phares. Cependant, ces découvertes n'auraient eu qu'une importance secondaire s'il n'avait pas aussi trouvé le secret de la soumettre à sa volonté, de s'en rendre maître pour la conduire au gré de ses besoins. Les rayons lumineux procédant en ligne droite à travers un milieu de même densité, il est évident qu'ils se dispersent de tous les côtés du corps qui les émane, qu'ils soient le produit d'une action chimique ou le résultat d'un dégagement électrique : selon l'un ou l'autre cas, la qualité de la lumière est différente, mais voilà tout ; elle est toujours soumise aux mêmes lois physiques. De cette dispersion de la lumière, il suit qu'une bien petite portion arrive à l'œil de l'observateur, si petite que, dans la pratique, elle est inappréciable à de grandes distances. C'est pour changer l'effet naturel de ce rayonnement et diminuer la perte de lumière qui en résulte que les réverbères et les lentilles ont été adaptés aux lampes d'Argand et à la flamme électrique. Des observations faites avec beaucoup de soin ont démontré qu'une lanterne fixe munie de réverbères ordinaires, donne une lumière dont l'efficacité, estimée en chiffres, est 350 fois celle de la même flamme dépourvue de moyens de réverbération ; dans les phares à lumières tournantes et dont les réverbères sont plus puissants, l'augmentation est de 450.

Cependant, par une de ces lois éternelles qui rappellent sans cesse l'homme à son néant et lui démontrent combien la nature est grande même dans ses

moindres détails, il arrive qu'avec les instrumens les plus parfaits que l'optique ait inventés, une portion de l'objet qu'il croyait tenir en entier lui échappe : les douze-dix-septièmes seuls sont le prix de son labeur ; près d'un tiers de la somme totale est perdu par suite de la propriété intrinsèque de la lumière à rayonner. Mais le savant qui doit tant de succès à son opiniâtreté, refait patiemment ses calculs et cherche, par de nouvelles combinaisons, à faire entrer dans les limites qu'il avait tracées et où elle serait le plus utile, cette fraction d'un élément si subtil que la science moderne en a assimilé la théorie à celle du son. Jusqu'à ce qu'il soit arrivé à ce résultat, il se console en se flattant d'avoir trouvé une équation nouvelle, à savoir que " la puissance illuminante d'un miroir parabolique est égale au quotient de " la surface du cercle qui le coupe dans le plan de sa plus grande double " ordonnée divisé par la surface de la plus grande section verticale de la " flamme, et diminué de la somme de lumière perdue dans le procédé de la " réflexion," formule suffisamment approximative pour l'usage de ceux qui s'occupent plutôt de l'application pratique que de pure théorie.

L'augmentation de la puissance d'illumination produite par l'emploi de la lentille de Fresnel est égale " au quotient de la surface de la lentille " divisée par la surface de la flamme." La divergence des rayons lumineux étant plus considérable avec les miroirs paraboliques que dans les lentilles, cette dernière est préférable pour l'éclairage des hautes mers où il est à propos de porter la lumière à de grandes distances afin d'avertir de bonne heure le marin, tandis que le miroir est généralement plus estimé pour les phares construits sur les côtes de bras de mer à cause de l'étendu de l'horizon qu'il illumine, et surtout parce que la divergence verticale des rayons permet au nautonnier d'apercevoir les approches du phare, effet qu'on ne saurait obtenir avec le système dioptrique sans changer l'angle du faisceau lumineux au détriment des vaisseaux naviguant à de plus grandes distances.

Les deux systèmes ont été conçus dans le même but, celui de réunir en un seul faisceau horizontal les rayons lumineux pour diriger toute la lumière émanée par un corps vers les points nécessaires, dans le cercle où ils puissent être utile à l'homme. Je me souviens avoir promis au lecteur de lui tenir un langage facile à comprendre. Il suffira donc, pour le plus grand nombre, de savoir que les réverbères sphériques ou paraboliques *réfléchissent* les rayons lumineux, et que les lentilles les *réfractent*. Il n'est probablement point nécessaire d'ajouter que les réverbères sont en métal, et les lentilles en verre. Les premiers, appartiennent au système catoptrique, et les secondes constituent le système dioptrique. Ce dernier est généralement attribué à Augustin Fresnel dont il porte le nom, quoique Buffon et Condorcet en aient eu des idées assez exactes : Fresnel semble cependant avoir travaillé sur ses propres données. Arago qu'il a voulu présenter comme le principal auteur de cette découverte, sans doute parce qu'il avait eu occasion de le consulter,

a constamment nié avoir eu aucune part dans le mérite de l'invention. C'est là un exemple de délicatesse et de probité qu'on ne rencontre pas tous les jours. Mais les véritables savants n'ont pas besoin de se jalouser.

L'appareil catoptrique exige autant de lampes que de réverbères. Chaque flamme éclaire une portion de l'horizon. Si au foyer d'un miroir parabolique, on pouvait placer une flamme égale à un point mathématique, son rayon serait réfléchi par le réverbère à angle droit avec l'axe de la parabole; mais les lumières ayant toujours une certaine étendue, il suit qu'en vertu de cette loi que *l'angle de réflexion égale l'angle d'incidence*, les rayons de l'extérieur de la flamme formant, à la courbe de la parabole, un angle avec le rayon central, cet angle est le même dans la réflexion, et de là cette divergence qui affaiblit la puissance du faisceau lumineux du système catoptrique. La plus grande divergence étant de $14^{\circ} 22'$ avec une lumière d'un pouce de diamètre placée dans un foyer situé à quatre pouces du sommet de la parabole, la plus grande double ordonnée étant de 21 pouces, il faut vingt-six réverbères et autant de lampes pour éclairer tout l'horizon à la fois. $14^{\circ} 22'$ est le point où la lumière est la plus faible, et $5^{\circ} 16''$ celui où elle a le plus de puissance, où elle puisse être comparée à la lumière obtenue au moyen des lentilles; on peut donc dire que, dans une lanterne fixe, la lumière la plus forte que fournissent 26 réverbères, éclaire seulement le tiers de l'horizon. Dans l'appareil catoptrique, les lampes et leurs réverbères sont distribués dans le périmètre de la lanterne. Une ou plusieurs lampes peuvent s'éteindre, et il en reste encore un bon nombre pour éclairer l'horizon. Si la lanterne est tournante, cet accident n'entraîne point de suites bien fâcheuses, car la lumière des lampes en activité supplée jusqu'à un certain degré à celle des lampes éteintes.

Le système dioptrique a ses avantages et ses défauts. Les lentilles forment un cercle autour de la lanterne et une seule lampe au centre fournit toute la lumière nécessaire: si cette lampe vient à s'éteindre, comme cela est arrivé quelque fois, le phare cesse d'être utile pour quelques heures pendant lesquelles on en aurait peut-être le plus besoin. Du reste, la lentille de Fresnel est l'instrument le plus puissant que l'on connaisse pour réunir et porter au loin les rayons lumineux; c'est aussi celui qui entraîne le moins de frais d'entretien pour une même quantité de lumière. Il paraît, d'après des expériences qui ont été faites en Angleterre, en 1832 et 1833, qu'une des grandes lentilles annulaires employées pour les lumières tournantes de premier ordre, produit autant d'effet que huit grands réverbères, et que la dépense d'huile est de 3. 6 pour l'appareil catoptrique contre 1 pour le système dioptrique. Enfin, vu la distribution égale des rayons à travers le cercle lenticulaire de l'appareil dioptrique, la lumière est aperçue sur tous les points de l'horizon avec une régularité que les réverbères ne peuvent permettre.

M. Alan Stevenson, l'ingénieur auquel fut confié la direction des travaux du phare de Skerryvore, estime à £950 les frais de l'établissement d'une lumière fixe composée de vingt-six réverbères, et ceux de son entretien, comprenant l'intérêt sur le coût de l'appareil, à £425 par année; l'établissement d'une lumière fixe d'après le système de Fresnel, coûte £1511, mais l'entretien annuel n'est que £285. La dépense est donc, chaque année, £140 en faveur du système de Fresnel, tandis que la moyenne de l'effet produit est quatre fois plus considérable avec les lentilles qu'au moyen des réverbères.

Je pourrais terminer ici un travail que j'avais la ferme intention de renfermer en moins de lignes. Quoiqu'il se soit agi tout le temps de lumière, on me dira peut-être que je n'en ai point beaucoup répandu sur le sujet; mais la science se traite difficilement dans une revue périodique; elle est moins à l'étroit dans un livre; j'y renvoie le lecteur. Il y verra quels moyens ingénieux on a employés pour diversifier les signes distinctifs des différents phares; car il est facile de concevoir que si toutes les tours eussent été munies des mêmes lumières, on aurait souvent pris celle-ci pour celle-là, et loin d'offrir un gage de salut aux navigateurs, elles eussent porté des feux trompeurs qui les auraient attirés dans le péril. La nécessité de varier les signes a conduit à l'emploi du verre colorié, mais l'affaiblissement de lumière qui en résulte est un sujet d'inquiétudes nouvelles, de nouvelles recherches qui amèneront sans doute le rejet de cette espèce de verre, surtout dans les phares qui ont pour mission d'éclairer un lointain horizon. J'aurais peut-être dû dire aussi quelques mots des réglemens sévères auxquels sont soumis les gardiens des phares, réglemens qui ne le cèdent guères en rigueur à ceux que suivent le soldat devant l'ennemi, la sentinelle perdue au loin pour veiller à la sûreté de ses compagnons d'armes. Un gardien de phare, lorsque les lampes de la lanterne sont allumées, ne peut, sous aucun prétexte, pour aucune raison, s'absenter une minute sans être remplacé par un autre. Son devoir est continuel et de chaque instant, car la moindre irrégularité dans le fonctionnement des lumières peut tromper le marin et causer la perte d'un navire et celle d'un grand nombre de personnes.

Ce qui précède était écrit lorsqu'un journal de Londres, *The Shipping and Mercantile Gazette*, apportait les détails suivans sur l'essai d'une trompette marine inventée par M. Daboll. Le mérite de cet instrument consiste dans la disposition spéciale et la puissance de son mécanisme, plutôt que dans l'application d'un principe nouveau. Que le son soit produit par une cloche, une trompette ou un canon, la théorie est toujours la même: ce n'est qu'une question de choix des agents capables de faire naître les vibrations.

On lisait dans ce journal, numéro du 30 mars dernier : " Il appert, par un rapport parlementaire qui vient d'être publié que la Chambre de Commerce approuve l'achat d'une trompette de Daboll, de 32 pouces de diamètre, pour la somme de £950, cette trompette devant être employée au Golfe St. Laurent. Une trompette moins considérable est déjà en usage à Dungeness. Il paraît, par les expériences qui ont été faites, que la puissance effective de cet instrument est beaucoup amoindrie en sortant de la ligne de l'axe ou embouchure, à tel point que, tandis que le son était distinctement entendu à une distance de $2\frac{1}{2}$ milles, le steamer de la maison de Trinité étant dans une position favorable, il devint nécessaire de l'approcher à $\frac{1}{3}$ de mille lorsqu'il se trouvait à angle droit avec l'axe de la trompette. Le secrétaire de la Chambre de Commerce déclare que c'est là un défaut sérieux ; car, pendant que la trompette ayant son axe dirigé vers la mer, pourrait être clairement entendue des navires passants, d'autres vaisseaux pourraient approcher de chaque côté et échouer dans les baies de la côte sans avoir reçu aucun avertissement. Mais on peut probablement corriger cette défectuosité et disposer la trompette de manière qu'elle tourne dans un cercle et qu'elle lance ainsi tout le son ou la plus grande partie au moins vers la mer, sur tous les points de l'horizon." M. Daboll est américain, si je ne me trompe, et sa trompette marine dont il attend un si grand effet contre les brouillards, est d'invention toute récente. Comme on le voit par le rapport de l'expérience qui vient d'avoir lieu, le son est soumis aux mêmes lois que la lumière : comme elle, il est moins puissant à mesure qu'il s'écarte de l'axe ou du centre de l'instrument ; il est peut-être moins facile d'en répercuter les ondes que réverbérer la lumière ; mais il est très-rational de recourir au procédé suggéré par M. le Secrétaire de la Chambre de Commerce pour obvier à l'inconvénient que l'on a remarqué dans cette trompette. La multiplicité des désastres sur mer, conséquence inévitable de l'augmentation du nombre de navires qui transportent, de tous les points du globe à un autre, les richesses du monde, attire l'attention des hommes de science et de génie. Un progrès en fait éclore un autre ; et il n'est pas douteux que si les côtes d'Amérique, l'entrée de notre immense Golfe et même la partie inférieure de notre beau fleuve, en quelques endroits si redoutables aux voyageurs en certaines saisons, étaient plus richement dotées de ces moyens perfectionnés d'éclairage dont je viens de présenter une imparfaite esquisse, on enregistrait moins souvent de si terribles naufrages. Il est facile de voir que la Chambre de Commerce de Londres envisage les choses à ce point de vue.

ADOLPHE LÉVÊQUE.

Il s'est glissé dans l'article de Mgr. Desautels, publié dans la dernière livraison, quelques fautes typographiques que le lecteur voudra bien corriger.
 Page 286, 3e ligne du dernier alinéa, lisez *Affre* au lieu de *Alfred*.
 Page 294, 7e ligne, lisez 1675 au lieu de 1695.